Huit rencontres avec **Zénon l'anonyme** dans L'Œuvre au noir de Marguerite **Yourcenar**

Triptych of Garden of Earthly Delights (outer wings), c.1500

Oil on panel, 220 x 97 cm (each wing)
Museo del Prado, Madrid

Extraits de “L’ŒUVRE AU NOIR”

1	Dialogue	Le grand chemin.
2	Récit	La voix publique
3	Dialogue	La conversation à innsbruck.
4	Récit	Les derniers voyages de Zénon.
5	Dialogue	La maladie du prieur.
6	Récit	L’acte d’accusation.
7	Dialogue	La visite du chanoine.
8	Récit	La fin de Zénon.
9	Biographie	de Marguerite Yourcenar
10	Biographie	de Hieronymus Bosch
11	Galerie d’images	des œuvres de Hieronymus Bosch

Personnages par ordre d'apparition dans les extraits :

1 — Le capitaine : Henri-Maximilien Ligre.
2 — Le médecin philosophe et alchimiste : Zénon.
3 — Le prieur des Cordeliers de Bruges : Jean-Louis de Berlaimont.
4 — Le chanoine : Bartholommé Campanus.

Henri-Maximilien Ligre — Salut, cousin! Vous prierez pour moi à Compostelle…

Zénon — Vous avez deviné juste. J'y vais.

H-M L — Le chanoine Campanus vous a attendu tout l'hiver à Bruges; le Recteur Magnifique à Louvain s'arrache la barbe de votre absence, et vous reparaissez au tournant d'un chemin creux, comme je ne dirai pas qui.

Zénon — L'Abbé Mitré de Saint-Bavon à Gand m'a trouvé un emploi. N'ai-je pas là un protecteur avouable? Mais dites-moi plutôt pourquoi vous faites le gueux sur les routes de France.

H-M L — Vous y êtes peut-être pour quelque chose. J'ai planté là le comptoir de mon père comme vous l'École de théologie. Mais maintenant que vous voilà retombé de Recteur Magnifique en Abbé Mitré.

Zénon — Vous voulez rire. On commence toujours par être le famulus de quelqu'un.

H-M L — Plutôt porter l'arquebuse.

Zénon — Votre père est assez riche pour vous acheter la meilleure compagnie de lansquenets du César Charles, si toutefois vous trouvez tous deux que le métier des armes est une convenable occupation d'homme.

H-M L — Les lansquenets que pourrait m'acheter mon père me charment autant que vous les prébendes de vos abbés. Et puis d'ailleurs, il n'y a qu'en France qu'on sert bien les dames. Mais vous voilà déguisé en sot.

Zénon — Quel habit plus commode pour faire route inaperçu?… Mes pieds rôdent sur le monde comme des insectes dans l'épaisseur d'un psautier.

H-M L — Fort bien, mais pourquoi se rendre à Compostelle? Je ne vous vois pas assis parmi les gros moines et chantant du nez.

Zénon — Hou, qu'ai-je à faire de ces fainéants et de ces veaux? Mais le prieur des Jacobites de Léon est amateur d'alchimie. L'abbé de Saint-Bavon l'a disposé par lettre à me faire part de ce qu'il sait. Mais je dois me hâter, car il est vieux. Je crains qu'il ne désapprenne bientôt son savoir et qu'il ne meure.

H-M L — Il vous nourrira d'oignons crus, et vous fera écumer sa soupe de cuivre épicée au souffre. Grand merci! J'entends conquérir à moins de frais de meilleurs pitances. La paix branle dans le manche, frère Zénon. Les princes s'arrachent les pays comme des ivrognes à la taverne se disputent les plats. Ici, la Provence, ce gâteau de miel; là, le Milanais, ce pâté d'anguilles. Il tombera bien de tout cela une miette de gloire à me mettre sous la dent.

Zénon — Ineptissima vanitas. En êtes-vous encore à attacher de l'importance au vent qui sort des bouches?

H-M L — J'ai seize ans, dans quinze ans, on verra bien si je suis par hasard légal d'Alexandre. Dans trente ans, on saura si je vaux ou non feu César. Vais-je passer ma vie à auner du drap dans un boutique de la rue aux Laines? Il s'agit d'être homme.

Zénon — J'ai vingt ans, à tout mettre au mieux, j'ai devant moi cinquante ans d'étude avant que ce crâne se change en tête de mort. Prenez vos fumées et vos héros dans Plutarque, frère Henri. Il s'agit pour moi d'être plus qu'un homme.

H-M L — Je vais du côté des Alpes.

Zénon — Moi, du côté des Pyrénées.

H-M L — Le monde est grand.

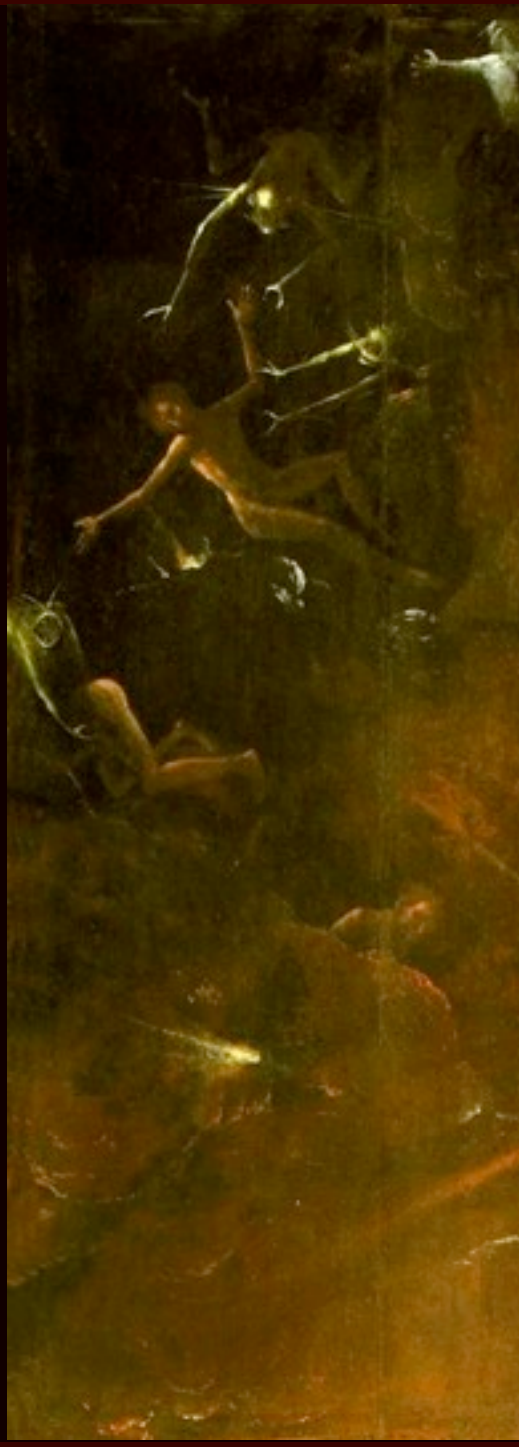
Zénon — Le monde est grand. Voyez, par-delà ce village d'autres villages, par-delà cette forteresse, d'autres forteresses, et dans chacun de ces châteaux d'idées, de ces masures d'opinions, la vie emmure les fous et ouvre un pertuis au sages. Qui serait assez insensé pour mourir sans avoir fait le tour de sa prison.

H-M L — Frère, vous souvenez-vous de Wiwine, cette fillette pâle que vous défendiez jadis quand nous autres, mauvais garnements, lui pincions les fesses au sortir de l'école? Elle vous aime; elle se prétend liée à vous par un vœu; elle a refusé ces jours-ci les offres d'un échevin. Sa tante la souffletée et mise au pain et à l'eau, mais elle tient bon. Elle vous attendra, dit-elle, s'il le faut, jusqu'à la fin du monde.

Zénon — Tant pis. Quoi de commun entre moi et cette petite fille souffletée? Un autre m'attend ailleurs. Je vais à lui.

H-M L — Qui? Le prieur de Léon, cet édenté?

Zénon — Hic Zeno. Moi-même.



On sut plus tard que Zénon avait d'abord passé quelque temps à Gand, chez le prévôt mitré de Saint-Bavon, qui s'occupait d'alchimie. On crue ensuite l'avoir vu à Paris, dans cette rue de la Bûcherie où les étudiants dissèquent en secret des morts. D'autres, fort dignes de foi, assuraient qu'il tenait ses diplômes de l'Université de Montpellier, ce à quoi certains répondaient qu'il n'avait jamais fait que s'inscrire à cette faculté célèbre, et qu'il avait renoncé aux titres sur parchemin en faveur de la seule pratique expérimentale. On crut le reconnaître en Languedoc dans la personne d'un magicien séducteur de femmes, et, vers la même époque, en Catalogne, sous l'habit d'un pèlerin venu de Montserrat et recherché pour le meurtre d'un jeune garçon dans une hôtellerie fréquentée par des gens sans aveu, marins, maquignons, usuriers suspects de judaïsme et Arabes mal convertis. On savait vaguement qu'il s'intéressait à des spéculations sur la physiologie et l'anatomie, et l'histoire de l'enfant assassiné, qui n'était pour les grossiers ou les crédules qu'une instance de magie ou de noire débauche, devenait sur les lèvres des plus doctes celle d'une opération ayant pour but de transvaser du sang frais dans les veines d'un riche Hébreu malade. Une nouvelle recette de feu grégeois, employée à Alger par le pacha Khéreddin Barberousse, endommagea gravement, vers 1541, une armadille espagnole; on mit à son compte cette invention funeste, qui, disait-on, l'avait enrichi. Plus tard encore, des gens revenus de longs voyages et de plus longs mensonges prétendirent l'avoir vu chez les Barbaresques, et jusqu'à la cour du grand Daïr. Un moine franciscain envoyé en mission en Hongrie avait rencontré à Bude un médecin flamand qui se serai gardé de dire son nom : c'était lui sans doute. On savait aussi de bonne source qu'il aurait été appelé en consultation à Gênes par Joseph Ha-Cohen, physicien privé du Doge, mais aurait ensuite insolemment refusé de succéder au poste de ce Juif frappé d'une sentence d'exil. Comme les audaces de la chair passent, souvent à juste titre, pour accompagner celles de l'intelligence, on lui attribua des plaisirs non moins audacieux que ses travaux, et on colporta divers contes, variés bien entendu selon les goûts de ceux qui répandaient ou inventaient ses aventures.

Mais, de toutes ces hardiesses, la plus choquante peut-être était celle qui, disait-on, lui faisait ravaler la belle profession de médecin en s'adonnant de préférence à l'art grossier de la chirurgie, salissant ainsi ses mains de pus et de sang. Rien ne pouvait subsister, si un esprit inquiet bravait de la sorte le bon ordre et les bons usages. Après une longue éclipse, on crut le revoir à Bâle au cours d'une épidémie de peste noire : une série de guérisons inespérées lui firent ces années-là une réputation de thaumaturge. Puis, de nouveau, ce bruit s'éteignit. Cet homme semblait craindre d'avoir la gloire pour timbalier.

Vers 1539, on avait reçu à Bruges un petit traité en français, imprimé chez Dolet à Lyon, qui portait son nom. C'était une description minutieuse des fibres tendineuses et des anneaux valvulaires du cœur, suivie d'une étude sur le rôle qu'aurait joué la branche gauche du nerf vague dans le comportement de cet organe; Zénon y affirmait que la pulsation correspondait au moment de la systole, contrairement à l'opinion enseignée en chaire. Il dissertait aussi du rétrécissement et de l'épaississement des artères dans certaines maladies dues à l'usure de l'âge. Le chanoine Bartholomé Campanus, qui se connaissait peu en ces matières, lut et relut le court traité, presque déçu de n'y rien trouver qui justifiât les rumeurs d'impiété environnant son ancien élève. N'importe quel praticien, semblait-il, eût pu composer un tel livre, que n'ornait même aucune belle citation latine.

Chaque fois qu'un hasard apportait jusqu'à lui quelque écho concernant son écolier d'autrefois, le chanoine se rendait aussitôt chez le curé Cleenwerk son vieil ami. Ils en discouraient ensemble, le soir, dans le parloir de la cure. Bartholommé Campanus tournait et retournait avec le vieux curé ces minces bribes d'information qui étaient, à la vie de Zénon, ce que l'ongle est à la totalité du corps. Le curé hochait la tête, n'attendant que le pire de cet esprit affolé d'impatience, de vain savoir et d'orgueil. Le chanoine défendait faiblement l'étudiant qu'il avait formé. Peu à peu, pourtant, Zénon cessait d'être pour eux une personne, un visage, une âme, un homme vivant quelque part sur un point de la circonférence du monde. Ils en parlaient encore. En vérité ils l'oubliaient.

Henri-Maximilien Ligre — Zénon!

Zénon — Vous êtes blessé?

H-M L — Comme vous voyez. Puisque vous n'êtes pas encore au ciel des alchimistes, faites-moi l'aumône d'un peu de charpie et d'une goutte d'eau vulnéraire, à défaut d'eau de Jouvence.

Zénon — Je ne soigne plus personne… Pardonnez-moi, frère Henry, j'aime à revoir votre bonne figure. Mais je suis obligé de me garder des importuns.

H-M L — Qui n'a pas les siens?

Zénon — Que faites vous dans cette ville?

H-M L — J'y fais l'espion. Le sieur d'Estrosse m'a chargé ici d'une mission secrète au sujet des affaires de la Toscane; le fait est qu'il guigne Sienne. Je suis supposé essayer de divers bains, ventouses et sinapismes d'Allemagne, et je fais ma cour au Nonce qui aime trop les Farnèse pour aimer les Médicis. Autant jouer à cela qu'au tarot de Bohême.

Zénon — Je connais le Nonce; je suis un peu son médecin, un peu son souffleur; il ne tiendrait qu'à moi de fondre son argent à mon petit feu de braises. Monseigneur fabrique de petits vers badins et choie exagérément ses pages. Si j'en avais le talent, j'aurais fort à gagner à me faire son entremetteur.

H-M L — Que fais-je ici, sinon m'entremettre? Et c'est ce qu'ils font tous : qui procure des femmes, ou autre chose, qui la justice et qui Dieu. Le plus honnête est encore celui qui vend de la chair et non des fumées. Mais je ne prends pas assez au sérieux les objets de mon petit négoce, ces villes déjà vendues dix fois, ces loyautés vérolées. Là où un amateur d'intrigues remplirait ses poches, je ramasse tout au plus mes frais de chevaux de poste et d'auberge. Nous mourrons pauvres.

Zénon — Amen… Asseyez-vous.

H-M L — Toujours le compagnon du feu, Zénon… Vous souvenez-vous des appréhensions du chanoine de Saint-Donatien? Votre opuscule sur la nature du sang, que je n'ai point lu, a dû lui paraître plus digne d'un barbier que d'un philosophe; et votre Traité du monde physique l'aura fait pleurer. Il vous exorciserait, si le malheur vous ramenait à Bruges.

Jheronimus Bosch

Zénon — Il ferait pis. J'avais pourtant pris soin d'envelopper ma pensée de toutes les circonlocutions qui conviennent. J'avais mis ici une Majuscule, là un Nom. Il en est de ce verbiage comme de nos chemises et de nos chausses; elles protègent celui qui les porte, et n'empêchent pas dessous d'être tranquillement nu.

H-M L — Elles empêchent. On n'est bien que libre, et cacher ses opinions est encore plus gênant que de couvrir sa peau.

Zénon — Ruses de guerre, capitaine! Nous vivons là-dedans comme vous autres dans vos sapes et dans vos tranchées. On finit par tirer vanité d'un sous-entendu qui change tout, comme un signe négatif discrètement placé devant une somme; on s'ingénie à faire çà et là d'un mot plus hardi l'équivalent d'un clin d'œil. Un tri s'opère de la sorte parmi nos lecteurs; les sots nous croient; d'autres sots, nous croyant plus sots qu'eux, nous quittent; ceux qui restent se débrouillent dans ce labyrinthe, apprennent à sauter ou a contourner l'obstacle du mensonge.

H-M L — Vous vous exagérez l'hypocrisie des hommes. La plupart pensent trop peu pour penser double… Si étrange que cela soit, le Victorieux César Charles croit en ce moment qu'il veut la paix, et sa Majesté Très Chrétienne aussi.

Zénon — Ces plats raisonneurs portent aux nues leurs semblables et crient haro sur leurs contraires; mais que nos pensées soient véritablement d'espèce différente, elles leurs échappent. On pourrait de la sorte se rendre invisible.

H-M L — Je ne vous comprends plus.

Zénon — Suis-je Servet, cet âne, pour risquer de me faire brûler à petit feu sur une place publique en l'honneur de je ne sais quelle interprétation d'un dogme, quand j'ai en train mes travaux sur les mouvements diastoliques et systolique du cœur, qui m'importe beaucoup plus?

H-M L — Vos censeurs ne sont pas si bêtes. Ces Messieurs à Bâle et le Saint-Office à Rome vous entendent assez pour vous condamner. A leurs yeux, vous n'êtes qu'un athée.

Zénon — Ce qui n'est pas comme eux leur paraît contre eux.

H-M L — J'aime la science comme un autre, mais peut me chaut que le sang descende ou remonte la veine cave; il me suffit de savoir qu'il refroidit quand on meurt. Et si la terre tourne …

Zénon — Elle tourne.

H-M L — Et si la terre tourne, je ne m'en soucie guère en ce moment où je marche dessus, et m'en soucierai moins encore quand j'y serai couché. Je prends mon Dieu et mon temps comme ils viennent. Je ne voudrais même pas me priver à mon lit de mort de me tourner si le cœur m'en dit vers Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Zénon — Vous êtes comme un homme qui consent volontiers à croire qu'il y a dans le réduit voisin une table et deux bancs, parce que peu lui importe.

H-M L — Frère Zénon, je vous retrouve maigre, harassé, hagard, et vêtu d'une souquenille dont mon valet ne voudrait pas. Vaut-il la peine de s'évertuer durant vingt ans pour arriver au doute, qui pousse de lui-même dans toutes les têtes bien faîtes?

Zénon — Vos doutes et votre foi sont des bulles d'air à la surface, mais la vérité qui se dépose en nous comme le sel dans la cornue est en deçà de l'explication et de la forme, trop chaude ou trop froide pour la bouche humaine, trop subtile pour la lettre écrite, et plus précieuse qu'elle.

H-M L — Plus précieuse que l'Auguste Syllabe?

Zénon — Oui.

H-M L — Racontez-moi plutôt vos voyages.

Zénon — Pourquoi? On me prête des voyages que je n'ai point faits; je m'en suis prêté à moi-même par subterfuge, et pour être tranquillement ailleurs que l'on me croit. Ce n'est pas trop de toute une vie pour confronter l'un par l'autre ce monde où nous sommes et ce monde qui est nous.

H-M L — Il y a des jours, en relisant mon Plutarque, où je me suis dit qu'il était trop tard, et que l'homme et le monde ont été.

Zénon — Mirage, votre Plutarque m'apprend qu'Héphestion s'entêtait à manger les jours de diète et qu'Alexandre buvait comme un soudard d'Allemagne. Peu de bipèdes depuis Adam ont mérité le nom d'homme.

H-M L — Vous êtes médecin.

Zénon — Oui, entre autres choses.

H-M L — Je m'imagine qu'on se lasse de recoudre les hommes. N'êtes vous pas fatigué de vous relever la nuit pour soigner cette pauvre engeance?

Zénon — Le pire ou le plus sot de nos patients nous instruisent encore, et leurs sanies ne sont pas plus infectes que celles d'un habile homme ou d'un juste. Chaque nuit passée au chevet d'un quidam malade me replaçait en face de questions laissées sans réponses. Je m'irritais que l'homme parlât de chasteté avant d'avoir démonté la machine du sexe, ou d'enfer avant d'avoir questionné de plus près la mort.

H-M L — Je connais la mort. Entre le coup d'arquebuse qui me jeta bas à Cérisoles et la rasade d'eau-de-vie qui me ressuscita, il y a un trou noir. Sans la gourde du sergent je serais encore dans ce trou-là.

Zénon — Je vous l'accorde, bien qu'il y ait fort à dire en faveur de la notion d'immortalité, comme aussi contre elle. Ce qui est retiré aux morts, c'est d'abord le mouvement, puis la chaleur, ensuite la forme : seraient-ce le mouvement et la forme de l'âme, eux aussi, mais non sa substance, qui s'abolissent dans la mort?… J'étais à Bâle, à l'époque de la peste noire…

H-M L — Moi je vivais à Rome, et la peste m'a saisi dans la maison d'une courtisane.

Zénon — Un laid soir à Bâle, je trouvais dans ma chambre mon serviteur atteint du fléau. Prisez-vous la beauté, frère Henry?

H-M L — Oui, féminine…

Zénon — Moi, je goûte par-dessus tout ce plaisir un peu plus secret qu'un autre, ce corps semblable au mien qui reflète mon délice. J'habitais ce printemps-là une chambre d'auberge au bord du Rhin, on n'y percevait à peine le son de la viole qu'Aleï mon serviteur jouait quand j'étais las. Mais Aleï ne m'attendait pas ce soir-là. Dès le seuil, une fétidité m'avertit, et ces efforts de la bouche d'Aleï aspirant et revomissant l'eau que le gosier n'avale plus, et ce sang qu'éjaculent les poumons malades. Il faut chérir quelqu'un pour s'apercevoir qu'il est scandaleux que la créature meure… Mon métier me parut vain, ce qui est presque aussi absurde que de le croire sublime. Je me promis cette nuit-là de ne plus soigner personne.

H-M L — Mais vous traitez la goutte du Nonce, et voici sur ma joue votre charpie et votre emplâtre.

Zénon — Six mois ont passé. La curiosité renaît, et celle de secourir, s'il se peut, les compagnons engagés avec nous dans cette étrange aventure. La vision de la nuit noire est derrière moi. À force de ne parler à personne de ces choses, on les oublie.

H-M L — Votre humeur se gagne, votre récit me dispose à remâcher ma vie. Je ne me plaint point; mais tout diffère de ce que j'avais cru. Je sais que je n'ai pas l'étoffe d'un grand capitaine. Mes poèmes ne méritent pas de survivre au papier sur lequel mon libraire les imprime à mes frais. Mais quand je vois combien peu de gens lisent l'Iliade d'Homère, je prends plus gaiement mon parti d'être peu lu. Des dames m'ont aimé; mais c'était rarement celles pour l'amour desquelles j'eusse donné ma vie… Il m'arrive de regretter de n'avoir pas engendré d'enfants légitimes, mais je ne voudrais pas de mes neveux pour fils. Frère, il y a dans presque toutes les choses terrestres je ne sais quelle lie ou quel déboire qui vous en dégoûtent. La philosophie n'est pas mon fait, mais je me dis qu'il doit exister ailleurs je ne sais quoi de plus parfait que nous-même, un Bien dont la présence nous confond et dont nous ne supportons pas l'absence.

Zénon — Je me dis souvent que rien au monde, sauf un ordre éternel ou une bizarre velléité de la matière à faire mieux qu'elle-même, n'explique pourquoi je m'efforce chaque jour de penser un peu plus clairement que la veille… Loué sois-je! Je ne cesserai jamais de m'émerveiller que cette chair soutenue par ses vertèbres, ce tronc joint à la tête par l'isthme du cou et disposant autour de lui symétriquement ses membres, contiennent et peut-être produisent un esprit qui tire parti de mes yeux pour voir et de mes mouvement pour palper… J'en sais les limites, et que le temps lui manquera pour aller plus loin, et la force, si par hasard lui était accordé le temps. Mais il est, et, en ce moment, il est celui qui Est. Je sais qu'il se trompe, erre, interprète souvent à tort les leçons que lui dispense le monde, mais je sais aussi qu'il a en lui de quoi connaître et parfois rectifier ses propres erreurs. Je mourrai un peu moins sot que je ne suis né.

H-M L — Voilà qui va bien. Mais le bruit public vous prête une réussite plus solide. Vous faites de l'or.

Zénon — Non, mais d'autres en feront. C'est affaire de temps et d'outils adéquats pour mener à bien l'expérience. Qu'est-ce que quelques siècles?

H-M L — Fort longtemps.

Zénon — Faire de l'or sera peut-être aussi facile que souffler du verre. J'enrage quand je pense que l'invention humaine s'est arrêtée depuis la première roue, le premier tour, la première forge. Riemer à Rastisbonne croit que l'étude des lois de l'équilibre permettrait de construire pour la guerre et la paix

des chars allant dans l'air et nageant sous l'eau. Votre poudre à canon qui relègue au rang de jeux d'enfants les exploits d'Alexandre est née ainsi des cogitations d'une cervelle…

H-M L — Halte-là. Quand nos pères ont mis le feu à la mèche pour la première fois, on eût pu croire que cette bruyante trouvaille allait abréger les combats faute de combattants. Il n'en est rien, Dieu merci! On tue davantage et mes soudards manient l'arquebuse au lieu de l'arbalète. Mais le vieux courage, la vieille ruse, la vieille discipline et la vieille insubordination sont ce qu'ils étaient, et avec eux l'art d'avancer, de reculer, ou de rester sur place, de faire peur, et de paraître n'avoir pas peur. Nous continuons comme autrefois à nous traîner au cul des maîtres.

Zénon — Il y a longtemps que je sais qu'une once d'inertie pèse plus qu'un boisseau de sagesse. Et cependant, frère Henry, je connais çà et là dans divers coins de la terre cinq ou six gueux plus fous, plus démunis et plus suspects que moi, et qui rêvent en secret d'une puissance plus terrible que n'en détiendra jamais le César Charles. Si Archimède avait eu un point d'appui, il aurait pu non seulement soulever le monde, mais le faire retomber à l'abîme comme une coquille brisée… Quand je vois jusqu'où nos spéculations nous entraînent, frère Henry, je suis moins surpris qu'on nous brûle. J'ai eu vent que les poursuites causées par mes Prognostications reprennent de plus belle. Rien n'est encore décidé contre moi, mais les jours qui viennent promettent des alertes. Je couche rarement dans cette forge. Sortons ensemble, mais si vous craignez le coup d'œil de certains curieux, vous feriez sagement en vous séparant de moi sur le seuil.

H-M L — Pour qui me prenez-vous?… Je suis à court d'espèces. Si pourtant, eu égard à vos présentes difficultés…

Zénon — Non, frère… En cas de danger, le Nonce me fournira l'argent pour plier bagage. Gardez vos quibus pour pallier vos propres maux.

H-M L — Où passerez-vous la nuit?

Zénon — Je ne sais encore… Je vais en attendant rentrer dans cette chapelle où se célébre une neuvaine.

H-M L — Qu'allez-vous faire parmi ces cagots?

Zénon — Ne vous l'ai-je point déjà expliqué? Me rendre invisible…

C'était une de ces époques où la raison humaine se trouve prise dans un cercle de flammes. Echappé d'Innsbruck, Zénon avait vécu quelques temps retiré à Wurzburg chez son disciple Bonifacius Kastel, qui pratiquait l'art hermétique dans une maisonnette au bord du Main. Mais l'inaction et l'immobilité lui pesaient, et Bonifacius n'était assurément pas homme à courir longtemps des risques pour un ami en danger. Zénon passa en Thuringe, poussa ensuite jusqu'en Pologne, où il s'engagea en qualité de chirurgien dans les armées du Roi Sigismond, qui se préparait avec l'aide des Suédois à chasser les Moscovite de Courlande. Au bout du deuxième hiver de campagne, la curiosité des plantes et des climats nouveaux le décida à s'embarquer pour la Suède à la suite d'un certain capitaine Guldenstarr qui le présenta à Gustave Vasa. Le Roi cherchait un homme de l'art capable de soulager les douleurs laissées dans son vieux corps par l'humidité des camps et le froid des nuits passées sur la glace aux temps aventureux de sa jeunesse. Zénon se fit bien voir en composant une potion réconfortante pour le monarque las d'avoir fêté Noël avec sa jeune et troisième épouse, en son blanc château de Vadsténa. Tout l'hiver, accoudé à une haute fenêtre, entre le ciel froid et les plaines gelées du lac, il s'occupa à computer les positions des étoiles susceptibles d'apporter le bonheur ou le malheur à la maison des Vasa.

Quelques semaines avant la Saint-Jean d'été, il se fit donner congé de remonter vers le Nord, pour observer par soi-même les effets du jour polaire. Lorsqu'il rejoignit la cour Upsal, où sa majesté Suédoise ouvrait l'assemblée d'automne, il s'aperçut que la jalousie d'un confrère allemand l'avait perdu dans l'esprit du Roi. Zénon s'embarqua en secret sur un bateau de pêche du lac Malar par le moyen duquel il gagna Stockholm, et de là prit passage pour Kalmar, puis vogua vers l'Allemagne.

Pour la première fois de sa vie, il éprouvait l'étrange besoin de remettre les pieds dans la trace de ses pas. Lübeck, où il exerça avec succès, le retint quelques mois à peine. L'envie lui était venue de faire imprimer en France ses Prothéories dont il s'était occupé de façon intermittente toute sa vie. Il ne se souciait pas d'y exposer une doctrine quelconque, mais d'établir une nomenclature des opinions humaines. A Louvain, où il s'arrêta en route, personne ne le reconnut sous le nom de Sébastien Théus, dont il s'était affublé. Il ne prit pas la peine d'aller voir dans une tissuterie récemment établie aux environs d'Audenarde des machines fort semblables à celles qu'il avait dans sa jeunesse construites avec Colas Gheel, et qui y fonctionnaient à la satisfaction des intéressés. Mais il écouta avec curiosité la description détaillée que lui en fit un algébriste de la Faculté. Ce professeur, qui par exception ne dédaignait pas les problèmes pratiques, pria à dîner le savant étranger et le garda la nuit sous son toit.

À Paris, Ruggieri, que Zénon avait autrefois rencontré à Bologne, le reçut à bras ouverts; l'homme à tout faire de la reine Catherine se cherchait un assistant sûr, assez compromis pour qu'on eût barre sur lui en cas de danger, et qui l'aiderait à médicamenter les jeunes princes et à prédire l'avenir. Le médecin philosophe prit néanmoins logement chez Ruggiéri, dont la faconde semblait le distraire.

Depuis qu'Étienne Dolet, son premier libraire, avait été étranglé et jeté au feu pour opinions subversives, Zénon n'avait plus publié en France. Il surveillait lui-même avec d'autant plus de soin l'impression de son livre dans la boutique de la rue Saint-Jacques, corrigeant çà et là un mot, éliminant une obscurité, ou parfois à regret en ajoutant une au contraire. Un soir, à l'heure du souper, qu'il prenait seul chez Ruggiéri, tandis que l'Italien s'affairait au Louvre, Maître Langelier, son présent libraire, vint tout effaré lui apprendre que décidément ordre était donné pour la saisie des Prothéories et leur destruction par la main du bourreau. Le marchand déplorait la perte de ses denrées sur lesquelles l'encre séchait à peine. Une épître dédicatoire à la Reine Mère pourrait peut-être tout replâtrer à la dernière heure. Toute la nuit Zénon écrivit, ratura, écrivit de nouveau, ratura encore. Au petit matin, il se leva de son siège, s'étira, bâilla et jeta au feu ses feuillets et la plume dont il s'était servi.

Il n'eut pas de mal à assembler quelques hardes et sa trousse de médecin, le reste de son bagage ayant été prudemment laissé à Senlis dans un grenier d'auberge. Ruggiéri ronflai à l'entresol dans les bras d'une fille. Zénon glissa sous sa porte un billet où il lui annonçait son départ pour la provence. En réalité, il avait pris le parti de regagner Bruges et de s'y faire oublier.

Jheronimus Bosch

Le prieur — Voyez, mon filleul, Monsieur de Withem, un patriote, me tient au fait d'atrocités que nous connaissons autrement que trop tard, quand l'émotion en est déjà morte, ou tout de suite, mais édulcorées de mensonges. Notre imagination est bien faible, monsieur mon médecin. Nous nous inquiétons, et avec raison, d'une maquerelle maltraitée parce que ces sévices se sont perpétrés sous nos yeux, mais des monstruosités qui se commettent à dix lieux d'ici ne m'empêchent pas de finir cette infusion de mauve.

Zénon (Sébastien Théus) — L'imagination de Votre Révérence est assez forte pour faire trembler ses mains et répandre ce reste de tisane.

Le prieur — Près de trois cents hommes et femmes déclarés rebelles à Dieu et au prince ont été exécutés à Armentières. Continuez à lire, mon ami.

Zénon — Les pauvres gens que je soigne savent déjà les suites de l'échauffourée d'Armentières. Quand aux autres abus dont ces feuilles sont pleines, c'est le fondement des conversations du marché et des tavernes. Ces nouvelles-là volent à ras de terre. Vos bourgeois et vos notables dans leurs bonnes maisons calfeutrées n'entendent tout au plus qu'une vague rumeur.

Le prieur — Si fait… Hier, après la messe, me trouvant sur le parvis Notre-Dame avec mes confrères du clergé, j'ai osé toucher mot des affaires publiques. Aucun de ces saintes gens qui n'approuvât les fins, sinon les moyens des tribunaux d'exception, ou du moins ne protestât que mollement contre leur sanglant excès. Je mets à part le curé de Saint-Gilles : il déclare que nous sommes bien capables de brûler nos hérétiques sans que l'étranger vienne nous enseigner comment.

Zénon — Il est dans les bonnes traditions.

Le prieur — Suis-je moins fervent chrétien et pieux catholique? On ne vogue pas sa vie durant sur un beau navire sans détester les rats qui rongent ses œuvres vives. Mais le feu, le fer et la fosse ne servent qu'à endurcir ceux qui les infligent, ceux qui y courent comme à un théâtre, et ceux qui les souffrent. Des opiniâtres font ainsi figure de martyrs. On se moque, monsieur mon médecin. Le tyran s'arrange pour décimer nos patriotes sous couleur de venger Dieu.

Zénon — Votre Révérence approuverait ces exécutions si elle les jugeait efficaces à rétablir l'unité de l'Eglise?

Le prieur — Ne me tentez pas, mon ami. Je sais seulement que notre père François, qui mourut en tâchant d'apaiser des discordes civiles, eût approuvé nos gentilshommes flamands de travailler à un compromis.

Zénon — Ces mêmes seigneurs ont cru pouvoir demander au Roi l'arrachement des placards publiant l'anathème prononcé contre l'hérétique au Concile de Trente.

Le prieur — Pourquoi non? ces placards gardés par la troupe insultent à nos libertés civiques. Tout mécontent est étiqueté protestant. Quand au Concile, vous savez comme moi de quel poids ont pesé sur ses délibérations les discrètes volontés de nos princes. Si je ne m'étais pas aperçu de bonne heure que toute politique de cour n'est que ruse et contre-ruse, abus de mots et abus de force, je n'aurais peut-être pas trouvé en moi assez de piété pour échanger le monde contre le service de Notre Seigneur.

Zénon — Votre Révérence aura sans doute éprouvé de grands revers.

Le prieur — Que non! j'ai été courtisan bien vu par le maître, négociateur plus heureux que mes faibles talents ne le méritaient, mari fortuné d'une pieuse et bonne femme. J'aurai été privilégié dans ce monde plein de maux. …Ne disiez-vous pas que les petites gens que vous soignez suivent avec sympathie les mouvements de la prétendue Réforme?

Zénon — Je n'ai rien dit ni remarqué de pareil. Votre Révérence n'ignore pas que ceux qui entretiennent des opinions compromettantes savent d'ordinaire garder le silence. Il est vrai que la frugalité évangélique a des attraits pour certains de ces pauvres. Mais la plupart sont bons catholiques, ne serait-ce que par habitude.

Le prieur — Par habitude…

Zénon — Pour moi, ce que je vois surtout dans tout ceci, c'est l'éternelle confusion des affaires humaines. L'espagnol persécute les soi-disant réformés, mais la majorité des patriotes sont bons catholiques. Ces réformés s'enorgueillissent de l'austérité de leurs mœurs, mais leur chef en Flandre, Monsieur de Bréderode, est un coquin débauché. La Gouvernante, qui tient à garder sa place, promet la suppression des tribunaux d'Inquisition, et annonce du même coup l'établissement d'autres chambres de justice qui enverront les hérétiques au bûcher. L'Eglise insiste charitablement pour que ceux qui se confesse in extremis ne soient soumis qu'à la mort simple, poussant de la sorte des malheureux au parjure et au mésusage des sacrements. Les évangélistes, de leur côté, égorgent quand ils le peuvent les misérables restes des

anabaptistes. L'Etat ecclésiastique de Liège qui, par définition, est pour la Sainte Eglise, s'enrichit à fournir ouvertement des armes aux troupes royales, et subrepticement au Gueux. Dans ce tintouin de paroles, ce fracas d'armes, et parfois ce bon bruit d'écus, ce qu'on entend encore le moins, ce sont les cris de ceux qu'on rompt ou qu'on tenaille. Tel est le monde, monsieur le prieur.

Le prieur — Durant, la grand-messe, j'ai prié pour la prospérité de la Gouvernante et de Sa Majesté. Pour la Gouvernante, passe encore : Madame est une assez bonne femme qui cherche des accommodements entre la hache et le billot. Mais dois-je prier pour Hérode? La religion nous oblige à respecter les autorités constituées, et je n'y contredis pas. Mais l'autorité se délègue, elle aussi, et plus on descend plus elle prend des visage grossiers et bas où se marque presque grotesquement la trace de nos crimes. Dois-je y aller de ma prière pour le salut des gardes-wallonnes?

Zénon — Votre Révérence peut toujours prier Dieu d'éclairer ceux qui nous gouvernent.

Le prieur — J'ai surtout besoin qu'il m'éclaire moi-même… Je n'ai pas besoin de vous conseiller la circonspection. Vous voyez que nul n'est placé assez haut ou bas pour éviter les soupçons et les avanies. Que personne ne sache nos propos.

Zénon — A moins de parler à mon ombre.

Le prieur — Vous êtes étroitement associé à cet hospice. Dites-vous bien qu'il y a pas mal de gens dans cette ville, et même dans ces murs, qui ne seraient pas fâchés d'accuser le prieur des Cordeliers de rébellion ou d'hérésie.

Zénon — Je me dois de vous confesser qu'il m'a été donné dernièrement de soignez un jeune blessé qui s'est révélé être par la suite celui-là même qui abattit d'une balle au front le capitaine Vargaz venu dans son village réprimer une rebellion contre l'église.

Le prieur — Vous avez là couru de gros risques.

Zénon — Dans ce monde fort confus, il y a quelques prescriptions assez claires. J'ai pour métier de soigner.

Le prieur — Personne ne pleure Vargas. Ce Vargaz avait repris ici du service pour continuer sur nous ses brutalités qui l'avaient rendu odieux aux Français. On ne peut guère louer le jeune David de l'Ecriture sans applaudir l'enfant que vous avez soigné.

Zénon — Il faut avouer qu'il est bon tireur.

Le prieur — Je voudrais croire que Dieu a guidé sa main. Mais un sacrilège est un sacrilège. Ce jeune rebelle reconnaît-il avoir pris part au bris des images?

Zénon — Il l'assure, mais je vois surtout dans ces vanteries l'expression détournée du remords. J'interprète de même certaines paroles lâchées dans le délire. Quelques prêches n'ont pu faire perdre à ce garçon tout souvenir de ses anciens Ave Maria.

Le prieur — Trouvez-vous ces remords mal fondés?

Zénon — Votre Révérence fait-elle de moi un luthérien?

Le prieur — Non, mon ami, je crains que vous n'ayez pas assez de foi pour être hérétique.

Zénon — Chacun soupçonne les autorités d'implanter dans les villages des prédicants vrais ou faux. Nos gouvernants provoquent des excès pour sévir plus à l'aise.

Le prieur — Je connais certes les astuces du Conseil d'Espagne. Mais dois-je vous expliquer mes scrupules? Je suis le dernier à souhaiter qu'un malheureux brûle vif pour des finesse théologiques qu'il n'entend pas. Mais il y a dans ces voies de fait contre Notre-Dame une violence qui sent l'Enfer. Aucun crime ne m'outre autant qu'une offense à cette Marie qui contint l'Espérance du monde, et qui est notre avocate au ciel.

Zénon — Je crois vous suivre. Vous souffrez qu'un brutal ose lever la main sur la forme la plus pure qu'ait prise, selon vous, la Bonté divine. Si les bêtes des bois ont quelque sens des sacrés mystères — et qui sait ce qui ce passe au-dedans des créatures? — elles imaginent sans doute auprès du Cerf divin une biche immaculée. Cette notion offusque le prieur?

Le prieur — Pas plus que l'image de l'Agneau sans tache. Et Marie n'est-elle pas aussi la Colombe très pure?

Zénon — De tels emblèmes ont cependant leurs dangers. Mes frères alchimistes usent des figures du Lait de la Vierge, du Corbeau Noir, du Lion Vert Universel et de la copulation Métallique pour désigner des opérations de leur art. Le résultat en est que les esprits grossiers s'attachent à ces simulacres, et que de plus judicieux, au contraire, méprisent un savoir qui pourtant va loin. Je ne pousse pas davantage la comparaison.

Le prieur — La difficulté est insoluble, mon ami. Que j'aille dire à des malheureux que la coiffe d'or de Notre-Dame et son bleu manteau ne sont qu'un maladroit symbole des splendeurs du ciel, et le

ciel à son tour une pauvre portraiture du Bien invisible, et ils en concluront que je ne crois ni à Notre-Dame ni au ciel. Ne serait-ce pas là un pire mensonge. La chose signifiée authentifie le signe.

Zénon — Revenons au garçon que j'ai soigné. Il a rompu un billot de bois atourné d'un habit de velours qu'un prédicant lui représente comme une idole, et j'ose dire que cette impiété lui aura semblé conforme au plat bon sens qu'il a reçu du ciel. Ce rustique n'a pas plus insulté l'instrument du salut du monde qu'il n'a pensé en tuant Vargaz venger la patrie belge.

Le prieur — Il a pourtant fait l'un et l'autre.

Zénon — Je me le demande. C'est vous et moi qui cherchons à donner un sens aux actions violentes d'un rustre de vingt ans.

Le prieur — Tenez-vous beaucoup à ce que cet enfant échappe aux poursuites, monsieur le médecin?

Zénon — Outre que ma sûreté y est intéressée, je préfère qu'on ne jette pas au feu mon chef-d'œuvre. Mais ce n'est pas ce que le prieur peut penser.

Le prieur — Tant mieux, vous en attendrez l'événement avec plus de calme. Je ne veux pas non plus gâter votre ouvrage, ami Sébastien. Vous trouverez dans ce tiroir ce qu'il vous faudra.

Zénon tira la bourse cachée sous du linge, et y choisit parcimonieusement quelques pièces d'argent. En la remettant à sa place, il accrocha un bout d'étoffe rude qu'il fit de son mieux pour désengager. C'était une haire où séchaient çà et là des grumeaux noirâtres. Le prieur détourna la tête comme embarrassé.

Zénon — La santé de Sa Révérence n'est pas assez bonne pour lui permettre des pratiques si rudes.

Le prieur — J'en voudrais redoubler au contraire. Vos occupations, Sébastien, ne vous auront pas laissé le temps de réfléchir aux malheurs publics. Tout ce qu'on colporte n'est que trop exact. Le Roi vient de rassembler en Piémont une armée sous les ordres du duc d'Alve, qui passe en Italie pour un homme de fer. Ces vingt mille hommes avec leurs bêtes de somme et leur bagage franchissent en ce moment les Alpes pour fondre ensuite sur nos malheureuses provinces… Nous regretterons peut-être bientôt le capitaine Julian Vargaz.

Zénon — Ils se hâtent avant que les routes soient bloquées par l'hiver.

Le prieur — Mon fils est lieutenant du Roi, et c'est miracle s'il ne se trouve pas dans la compagnie du duc. Nous sommes tous mêlés au mal.

Zénon — Le souci explique peut-être la mauvaise mine du prieur. Mais cette toux qui persiste depuis quelques jours à des causes qu'il est de mon devoir de chercher. Sa Révérence consentira-t-elle demain à me laisser examiner sa gorge à l'aide d'un instrument de ma façon?

Le prieur — Tout ce qu'il vous plaira, mon ami. L'été pluvieux a sans doute causé cette angine. Et vous voyez vous-même que je n'ai pas la fièvre.

Le prieur — Lamoral Comte d'Egmont et son associé le comte de Hornes, incarcérés à Gand sous l'inculpation de haute trahison, vienne de se voir refuser ce jugement par leurs pairs qui leur eût probable-ment laissé la vie sauve. Sait-on ce qu'on pense en ville de l'indignité faite au Comte?

Zénon (Sébastien Théus) — On le plaint plus que jamais d'avoir ajouté foi aux promesses du Roi.

Le prieur — Lamoral a le cœur grand, mais peu de jugement. Un bon négociateur ne fait pas confiance. Le prieur prend docilement les gouttes astringentes que lui verse son médecin. Merci, ne me quittez pas trop vite aujourd'hui, ami Sébastien. Une iniquité éclatante comme celle que vient de subir Lamoral entraîne avec soi toute une séquelle d'injustices aussi noires, mais qui demeurent inaperçues. Le concierge du comte a été arrêté peu après son maître et rompu à coups de barre de fer dans l'espoir d'en obtenir des aveux. J'ai dit ce matin ma messe à l'intention des deux comtes, mais qui songe à prier pour l'âme de ce misérable. Il ne lui restait pas un os ou une veine intacts.

Zénon — Je vois ce qui en est. Votre Révérence fait l'éloge d'une humble fidélité.

Le prieur — Ce n'est pas tout à fait cela. Ce concierge était un prévaricateur, enrichi, dit-on, aux dépens de son maître. Que cet homme de rien ait parlé ou non est d'ailleurs sans importance, la cause du comte étant déjà comme jugée. Mais je dis que ce même comte mourra proprement d'un coup de hache sur un échafaud tendu de noir et accompagné par les prières de son aumônier qui l'expédiera au ciel…

Zénon — J'y suis, cette fois. Votre Révérence se dit qu'en dépit de tous les lieux communs des philosophes, le rang et le titre procurent à leurs possesseurs certains avantages solides. C'est quelque chose que d'être grand d'Espagne.

Le prieur — Je m'explique mal. C'est parce que cet homme a été petit, nul, sans doute ignoble, pourvu seulement d'un corps accessible à la douleur et une âme pour laquelle Dieu lui-même a versé son sang, que je m'arrête à contempler son agonie. Je me suis laissé dire qu'au bout de trois heures on l'entendait encore crier.

Zénon — Prenez garde, monsieur le prieur. Ce misérable a souffert trois heures, mais pendant combien de jours et combien de nuits Votre Révérence revivra-t-elle cette fin? Vous vous tourmentez plus que les bourreaux ont torturé cet infortuné.

Le prieur — Ne dites pas cela. La douleur de ce concierge et la fureur de ses tortionnaires emplissent le monde et débordent le temps. Chaque peine et chaque mal est infini dans sa substance, mon ami, et ils sont aussi infinis en nombre.

Zénon — Ce que Votre Révérence dit de la douleur, elle pourrait le dire de la joie.

Le prieur — Je sais… J'ai eu mes joies… Chaque joie innocente est un reste de l'Eden… Mais la joie n'a pas besoin de nous, Sébastien. La douleur seule requiert notre charité. Le jour où s'est enfin révélée a nous la douleur des créatures, la joie devient aussi impossible qu'au Bon Samaritain une halte dans une auberge avec du vin et des filles pendant qu'à côté de lui son blessé saignait. Je ne comprends même plus la sérénité des saints sur la terre ni leur béatitude au ciel…

Zénon — Si j'entends quelque chose au langage de la dévotion, le prieur traverse sa nuit obscure.

Le prieur — Je vous en conjure, mon ami, ne réduisez pas cette détresse à je ne sais quelle pieuse épreuve sur le chemin de la perfection, où d'ailleurs je ne m'imagine pas engagé… Regardons plutôt la nuit obscure des hommes. Hélas! on craint de se tromper quand on se plaint de l'ordre des choses! Et cependant, Monsieur, comment osons-nous envoyer à Dieu des âmes aux fautes desquelles nous ajoutons le désespoir et le blasphème, par suite des tourments que nous faisons subir aux corps? Pourquoi avons-nous laissé l'opiniâtreté, l'impudence et la rancune se glisser dans des disputes de doctrine qui, auraient dû ne se passer qu'en plein ciel.

Zénon — Que Votre Révérence ne fasse pas par grandeur d'âme la part trop belle à l'adversaire. Luther a propagé une idolâtrie du livre pire que bien des pratiques jugées par lui superstitieuses, et la doctrine du salut par la foi ravale la dignité de l'homme.

Le prieur — J'en conviens, mais, après tout, nous révérons tous, comme lui, l'Ecriture, et nous abîmons tous nos faibles mérites aux pieds du Sauveur.

Zénon — Certes, Votre Révérence, et c'est peut-être ce qui rendrait ces aigres débats incompréhensibles à un athée.

Le prieur — N'insinuez pas ce que je ne veux pas entendre.

Zénon — Je me tais. Je constate seulement que les seigneurs réformés d'Allemagne jouant aux boules avec des têtes de paysans révoltés valent bien les lansquenets du duc, et que Luther fit le jeu des princes tout comme le cardinal de Granvelle.

Le prieur — Il a opté pour l'ordre, comme nous tous… Sébastien, seize cents ans auront bientôt passé depuis l'Incarnation du Christ, et nous nous endormons sur la Croix comme sur un oreiller… Et je me dis que si l'un de nous courait au martyre, non pour la foi, qui a déjà assez de témoins, mais pour la seule Charité, s'il grimpait au gibet ou se hissait sur les fagots à la place ou tout au moins à côté de la plus laide victime, nous nous trouverions peut-être sur une autre terre et sous un nouveau ciel… Le pire coquin ou le plus pernicieux hérétique ne sera jamais plus inférieur à moi que je ne le suis à Jésus-Christ.

Zénon — Ce dont rêve le prieur ressemble beaucoup à ce que nos alchimistes appellent la voie sèche ou la voie rapide. Il s'agit en somme de tout transformer d'un seul coup, et par nos faibles forces… C'est un sentier dangereux, monsieur le prieur.

Le prieur — Ne craignez rien. Je ne suis qu'un pauvre homme, et je ménage tant bien que mal soixante moines… Les entraînerais-je de mon plein gré dans je ne sais quelle mésaventure? N'ouvre pas qui veut par un sacrifice la porte du ciel. L'oblation, si elle a lieu, devra se faire autrement.

Zénon — Elle se produit d'elle-même quand l'hostie est prête.

Le prieur — L'hostie… On assure que vos alchimistes font de Jésus-Christ la pierre philosophale, et du sacrifice de la messe l'équivalent du Grand Œuvre.

Zénon — Quelques-uns le disent. Mais que pouvons-nous tirer de ces équivalences, sinon que l'esprit humain a une certaine pente?

Le prieur — Nous doutons, nous avons douté… Pendant combien de nuit ai-je repoussé l'idée que Dieu n'est au-dessus de nous qu'un tyran ou qu'un monarque incapable, et que l'athée qui le nie est

'The Death of a Miser"

oil on panel : 92,6 x 30,8 cm
National Gallery of Art, Washington

le seul homme qui ne blasphème pas… Puis, une lueur m'est venue; la maladie est une ouverture. Si nous nous trompions en postulant Sa toute-puissance, et en voyant dans nos maux l'effet de Sa volonté? Si c'était à nous d'obtenir que son règne arrive? J'ai dit naguère que Dieu se délègue; je vais plus loin, Sébastien. Peut-être n'est-il dans nos mains qu'une petite flamme qu'il dépend de nous d'alimenter et de ne pas laisser éteindre; peut-être somme-nous la pointe la plus avancée à laquelle Il parvienne… Combien de malheureux qu'indigne la notion de Son omnipotence accourraient du fond de leur détresse si on leur demandait de venir en aide à la faiblesse de Dieu?

Zénon — Voilà qui s'accorde fort mal avec les dogmes de la Sainte Eglise.

Le prieur — Non, mon ami; j'abjure d'avance tout ce qui déchirerait un peu plus la robe sans couture. Dieu règne omnipotent, je le veux bien, dans le monde des esprits, mais nous sommes ici dans le monde des corps. Et sur cette terre où Il a marché, comment L'avons-nous vu, si ce n'est comme un innocent sur la paille, comme un vagabond n'ayant pas une pierre où reposer sa tête, comme un supplicié pendu à un carrefour et se demandant lui aussi pourquoi Dieu l'a abandonné? Chacun de nous est bien faible, mais c'est une consolation de penser que Dieu est plus impuissant et plus découragé encore, et que c'est à nous de L'engendrer et de Le sauver dans les créatures… Je m'excuse. Je vous ai fait le sermon que je ne peux plus faire en chaire.

Zénon — Je réfléchirai aux idées qu'a bien voulu m'exposer le prieur. Avant de prendre congé, puis-je en échange lui faire part d'une hypothèse? Les philosophes de ce temps postulent pour la plupart l'existence d'une Anima Mundi, sentiente et plus ou moins consciente, à laquelle participent toutes choses. Et pourtant, les seuls faits connus semblent indiquer que la souffrance, et conséquemment la joie, et par là même le bien et ce que nous nommons le mal, la justice, et ce qui est pour nous l'injustice, et enfin, sous une forme ou sous une autre, l'entendement, qui sert à distinguer ces contraires, n'existent que dans le seul monde du sang et peut-être de la sève. Tout le reste, je veux dire le règne minéral et celui des esprits, s'il existe, est peut-être insentient et tranquille, par-delà nos joies et nos peines, ou en deçà d'elles. Nos tribulations, monsieur le prieur, ne sont possiblement qu'une exception infime dans la fabrique universelle, et ceci pourrait expliquer l'indifférence de cette substance immuable que dévotement nous appelons Dieu.

Le prieur — Ce que vous dites épouvante. Mais, s'il en est ainsi, nous voilà rengagés plus que jamais dans le monde du froment qu'on broie et de l'Agneau qui saigne. Allez en paix, Sébastien.

Zénon ne passa qu'une nuit dans la prison de la ville. Dès le lendemain, il fut transféré, non sans certains égards, dans une chambre donnant sur la cour du vieux greffe, munie de barreaux et de verrous solides, mais qui offrait à peu près toutes les commodités auxquelles un incarcéré de marque peut prétendre. Il eut bientôt la permission de se promener quotidiennement dans la cour au sol tantôt gelé, tantôt boueux, en compagnie du drôle qu'il avait pour geôlier. Une peur néanmoins ne le quittait pas, celle de la torture. Que des hommes fussent payés pour tourmenter méthodiquement leurs semblables avait toujours scandalisé cet homme dont c'était le métier de soigner. Mais cette épreuve tant crainte ne vint pas.

Quelques années plus tôt, en arrivant à Bruges, il avait cru trouver son souvenir dissous dans l'ignorance et l'oubli. Personne n'avait reconnu Zénon dans Sébastien Théus; tout le monde rétrospectivement le reconnaissait. Quoi qu'il en fût, sa catastrophe avait changé de face. Les chefs d'accusation se multipliaient, mais au moins il ne serait pas l'insignifiant personnage balayé en toute hâte par une justice expéditive. Quand vint le moment, le philosophe se défendit assez bien. Certaines des charges finalement retenues étaient ineptes : il n'avait certainement pas embrassé en Orient la foi de Mahomet; il n'était pas circoncis. Les deux années passées près du roi de Suède étaient plus dommageables encore. Il s'agissait de savoir s'il avait vécu catholiquement dans ce pays prétendu réformé. Zénon nia avoir abjuré. Le grief d'espionnage au profit de l'étranger reparut à la surface; l'accusé se fit mal voir en arguant que s'il avait eu souci d'apprendre et de transmettre à quelqu'un quelque chose, il se fût installé dans une ville moins à l'écart des grandes affaires que ne l'était Bruges.

Mais précisément ce long séjour de Zénon dans sa ville natale sous un nom d'emprunt plissait le front des juges : on y voyait des abîmes. Qu'un habile homme qui avait eu des pratiques royales eût adopté pour longtemps l'existence impécunieuse d'un médecin d'hospice était trop étrange pour être innocent. L'accusé resta sur ce point à court de réponse : il ne comprenait plus lui-même pourquoi il s'était attardé à Bruges si longtemps. Par une sorte de décence, il ne fit pas allusion à l'affection qui l'avait lié de plus en plus étroitement avec le défunt prieur : cette raison du reste n'en eût semblé une que pour lui.

En matière de doctrine, l'accusé fut aussi agile que peut l'être un homme ligoté de puissantes toiles d'araignée. La passe d'armes au sujet de l'éternité de l'âme, ou de sa survie seulement partielle ou seulement temporaire qui équivaudrait en fait pour le chrétien à une mortalité pure et simple, se prolongea quelques temps : Zénon rappela ironiquement la définition des parties de l'âme chez Aristote, sur laquelle avaient ensuite intelligemment raffiné les docteurs arabes. Postulait-on l'immortalité de l'âme végétative ou de l'âme animale, de l'âme rationnelle ou de l'âme intellectuelle, et finalement de l'âme prophétique, ou celle d'une entité qui sous-gît à toutes celles-là? L'énoncé de l'erreur d'Epicure, qui permettait d'attribuer aux bêtes une âme semblable à la nôtre, choquait plus encore le bipède sans plumes qui tient à être le seul vivant à durer toujours

Pour Zénon, le procès n'était plus guère que l'équivalent d'une de ces parties de cartes avec son gardien, que par distraction il perdait toujours. La vérité, si on l'eût dite, eût d'ailleurs dérangé tout le monde. Là où il disait vrai, ce vrai incluait du faux : il n'avait abjuré ni la religion chrétienne ni la foi catholique, mais il l'eût fait, s'il l'eût fallu, avec une tranquille bonne conscience, et fût peut-être devenu luthérien s'il était retourné, comme il l'avait espéré, en Allemagne. D'autre part, là où ses dénégations n'étaient littéralement qu'un mensonge, comme dans l'affaire des soins donnés à l'assassin de Vargas, la vérité pure eût non moins menti. Les services rendus aux rebelles ne prouvaient pas, comme le pensaient avec indignation le procureur, et avec admiration les patriotes, qu'il eût embrassé la cause de ces derniers : personne d'entre ces acharnés n'eût compris son froid dévouement de médecin. Les escarmouches avec les théologiens avaient eu leur charme, mais il savait fort bien qu'il n'existe aucun accommodement durable entre ceux qui cherchent, pèsent, dissèquent, et s'honorent d'être capables de penser demain autrement qu'aujourd'hui, et ceux qui croient ou affirment croire, et obligent sous peine de mort leurs semblables à en faire autant. Une fastidieuse irréalité régnait dans ces colloques où les questions et les réponses ne s'emboîtaient pas. Il lui advint de s'endormir durant l'une des dernières séances; une bourrade de son gardien, le rappela à l'ordre. En fait, un des juges aussi dormait. Ce magistrat se réveilla croyant la sentence de mort déjà donné, ce qui fit rire tout le monde, y compris l'accusé.

Zénon — Optime pater, je vous remercie des services petits et grands que vous m'avez rendus durant ma captivité. J'ai bientôt deviné d'où venaient ces attentions. Votre visite en est une que je n'espérais pas.

Le Chanoine — Que ne vous êtes-vous découvert plus tôt!

Zénon — Vous étonnez-vous que je me sois méfié?

Le Chanoine — Ma part dans les services qu'on a essayé de vous rendre se réduit à peu de chose. Vous vous souviendrez, peut-être qu'un grave différend avait opposé naguère Monseigneur et l'ancien prieur des Cordeliers. Mais ces deux saintes personnes avaient fini par s'apprécier. Le feu prieur vous recommanda au révérendissime évêque sur son lit de mort. Monseigneur a tenu à ce que vous fussiez jugé avec équité.

Zénon — Je l'en remercie.

Le Chanoine — Il n'a put malheureusement éviter votre condamnation au bûcher. Rappelez-vous que ce n'était pas à Monseigneur seul à porter le verdict. Il a jusqu'au bout recommandé l'indulgence.

Zénon — N'est-ce point l'usage.

Le Chanoine — C'était sincère cette fois. Mais, par malheur, les crimes d'athéisme et d'impiété sont patents, et vous avez voulu qu'il en soit ainsi. En matière de droit commun, rien, grâce à Dieu, n'a été prouvé contre vous, mais vous savez comme moi que dix présomptions équivalent à une conviction pour le populaire, et même pour la plupart des juges. Oserais-je dire que ce qui confond dans l'aventure dont vous êtes la victime est l'étrange solidarité du mal. Je ne me console pas de retrouver votre grand savoir mêlé à tout cela.

Zénon — Vous n'êtes pas venu ici pour refaire devant moi le procès. Employons mieux ces précieux moments.

Le Chanoine — Vous ne saurez jamais de quel poids votre naufrage pèse sur ma conscience. Je ne parle pas de vos actes, dont je sais peu de chose, et que je veux croire innocents. Je parle de cette fatale révolte de l'esprit qui transformerait en vice la perfection elle-même, et dont j'ai peut-être sans le vouloir mis en vous les germes. Que le monde est changé, et que les sciences et l'Antiquité paraissaient bénéfiques au temps où j'étudiais

Jheronimus Bosch

les lettres et les arts… Quand je pense que je fus le premier à vous enseigner cette Ecriture dont vous faites fi, je me demande si un maître plus ferme ou plus instruit que je n'étais…

Zénon — Ne vous affligez pas, optime pater. La révolte qui vous inquiète était en moi, ou peut-être dans le siècle.

Le Chanoine — Vos dessins de bombes volantes et de chariots mus par le vent qui prêtaient à rires aux juges m'ont fait songer à Simon le Magicien. Mais j'ai pensé aussi aux chimères mécaniques de votre jeune âge, qui n'ont produit que trouble et tumulte. Hélas! Ce fut ce jour-là que j'obtins pour vous de la Régente l'assurance d'une place qui vous eût ouvert une carrière d'honneurs…

Zénon — Elle m'eût possiblement amené au même point par d'autres voies. Nous en savons moins sur les routes et le but d'une vie d'homme que sur ses migration l'oiseau.

…Et n'attachez pas plus de prix que moi à ces fantaisies mécaniques qui ne sont en elles-mêmes ni fastes ni néfastes. Quand à moi, et dans l'état où le Tribunal m'a mis, j'en suis venu à blâmer Prométhée d'avoir donné le feu aux mortels.

Le Chanoine — J'ai vécu octante ans sans me douter jusqu'où allait la malignité des juges. Hiéronymus Van Palmaert se réjouit qu'on vous mande explorer vos mondes infinis, et Le Cocq, cet homme de boue, propose par moquerie qu'on vous envoie combattre les « Gueux de Mer » sur un bombardier céleste.

Zénon — Il a tort de rire. Ces chimères se réaliseront le jour où l'espèce s'y acharnera comme à bâtir ses Louvres et ses églises cathédrales. Rien ne restera sur terre, sous terre ou dans l'eau qui ne soit persécuté, gâté ou détruit… Ouvre-toi, gouffre éternel, et engloutis pendant qu'il en est temps encore la race effréné …

Le Chanoine — Plaît-il?

Zénon — Rien, je me récitais une de mes Prophéties grotesques.

Le Chanoine — Vous avez perdu votre foi dans la sublime excellence de l'homme. On commence par douter de Dieu…

Zénon — L'homme est une entreprise qui a contre elle le temps, la nécessité, la fortune, et l'imbécile et toujours croissante primauté du nombre. Les hommes tueront l'homme.

Le Chanoine — Dois-je donc croire, comme vous l'avez dit à l'évêque, que le Grand Œuvre n'a pour vous d'autre but que de perfectionner l'âme humaine? S'il en est ainsi, vous seriez plus près de nous que Monseigneur et moi ne l'osions croire, et ces magiques arcanes que je n'ai jamais contemplés que de loin se réduisent à ce que la Sainte Eglise enseigne journellement à ses fidèles.

Zénon — Oui, depuis seize cents ans.

Le Chanoine — Mon cher fils, imaginez-vous que je suis venu pour engager avec vous un débat qui n'est plus de saison? J'ai de meilleures raisons d'être ici. Monseigneur me fait observer qu'il ne s'agit pas chez vous à proprement parler d'hérésie, comme chez ces sectaires détestables qui à notre époque font la guerre à l'Eglise, mais d'impiétés savantes dont le danger n'est somme toute évident qu'aux doctes. Le révérendissime évêque m'assure que vos Prothéories, justement condamnées, pourraient servir à une nouvelle Apologétique. Vous savez comme moi que tout n'est qu'affaire de direction…

Zénon — Je crois comprendre où tend ce discours. Si la cérémonie de demain était remplacée par celle d'une rétractation…

Le Chanoine — N'espérez pas trop. Ce n'est pas la liberté qu'on vous offre. Mais Monseigneur se fait fort d'obtenir votre rétention in loca carcéris dans une maison religieuse de son choix; vos aises futures dépendront des gages que vous aurez su donner à la bonne cause. Vous savez que les prisons perpétuelles sont celles dont on s'arrange presque toujours pour sortir.

Zénon — Vos secours viennent bien tard, optime pater. Il eut mieux valu museler plus tôt mes accusateurs.

Le Chanoine — Nous ne nous flattions pas d'amadouer le procureur de Flandre. Un homme de cette espèce condamne comme un chien se jette sur une proie. Force nous a été de laisser aller la procédure, quitte à user ensuite des pouvoirs qui nous sont laissés. Les ordres mineurs que vous avez reçus jadis vous désignent aux censures de l'Eglise, mais vous garantissent aussi des protections que la grossière justice séculière n'offre pas. J'ai, il est vrai, tremblé jusqu'au bout que vous ne fissiez par défi quelque aveu irréparable…

Zénon — Force vous eût été pourtant de m'admirer, si je l'avais fait par contrition.

Le Chanoine — Je vous saurais gré de ne pas confondre le tribunal de Bruges avec les assises de la pénitence. Ce qui compte c'est que les malveillants qui vous accusaient d'avoir soigné l'assassin d'un capitaine espagnol se soient éclipsés… Les crimes qui ne concernent que Dieu sont de notre ressort.

Zénon — Placez-vous parmi les forfaits ces soins donnés à un blessé?

Le Chanoine — Mon opinion, si vous la voulez, est que tout service rendu au prochain doit être jugé méritoire. Le défunt prieur, qui pensait parfois mal, n'aura sans doute que trop approuvé cette charité séditieuse. Félicitons-nous du moins qu'on ait pu produire la preuve de ces soins.

Zénon — On l'eût fait sans peine si vos bons soins ne m'eussent épargné la torture. Je vous en ai déjà remercié.

Le Chanoine — Pensez ce qu'il vous plaira des pouvoirs de ce monde, mais songer que les intérêts de l'Eglise et ceux de l'ordre continueront à ne faire qu'un tant que les rebelles auront partie liée avec l'hérésie.

Zénon — J'entends tout cela. Ma précaire sûreté dépendrait entièrement du bon vouloir de l'évêque dont le pouvoir peut décroître ou le point de vue changer. Rien ne prouve que dans six mois je ne me retrouve pas exactement aussi près des flammes que je suis.

Le Chanoine — N'est-ce pas là une crainte que vous avez dû avoir toute la vie?

Zénon — À l'époque où vous m'enseigniez les rudiments des lettres et des sciences, un quidam convaincu d'un crime vrai ou faux a été brûlé à Bruges. Pour augmenter l'intérêt du spectacle, on l'avait lié au poteau par une longue chaîne, ce qui lui permit de courir tout embrasé jusqu'à ce qu'il tombât la face contre terre, ou, pour parler net, dans les braises. Je me suis souvent dit que cette horreur pourrait servir d'allégorie à l'état d'un homme qu'on laisse presque libre.

Le Chanoine — Croyez-vous que nous n'en soyons pas tous là? Mon existence a été paisible, et j'ose dire, innocente, mais on n'a pas vécu quatre-vingts ans sans savoir ce que c'est que la contrainte.

Zénon — Paisible, oui. Innocente, non. Mais ne vous étonnez pas, mon père, que vos bontés puissent paraître un piège. Mes quelques rencontres avec le révérendissime évêque ne m'ont pas montré un homme plein de pitié.

Le Chanoine — L'Evêque ne vous aime pas plus que le Cocq ne vous hait. Moi seul… Mais outre que vous êtes un pion dans la partie qui se joue entre eux, Monseigneur n'est pas dépourvu d'humaine vanité, et s'honore de ramener à Dieu un impie capable de persuader ses pareils. La cérémonie sera pour l'Eglise une victoire plus sensible que votre mort ne l'eût été.

Zénon — L'Evêque doit se rendre compte que les vérités chrétiennes auraient en moi un apologiste fort compromis.

Le Chanoine — C'est ce qui vous trompe. Les raisons qu'un homme a de se rétracter s'oublient vite, et ses écrits restent. Déjà, certains de vos amis représentent dans votre suspect séjour à l'hospice des Cordeliers l'humble pénitence d'un chrétien qui se répend d'avoir mal vécu et change de nom pour s'adonner obscurément aux bonnes œuvres.

Zénon — Ma mort semblait sûre, et je n'avais plus qu'à couler quelques heures in summa serenitate… A m'en supposer capable. Mais vous me tentez, mon père. Je ne vous dis pas que je crois, je dis que le simple non a cessé de me paraître une réponse, ce qui ne signifie pas que je sois prêt à prononcer un simple oui. Enfermer l'inaccessible principe des choses à l'intérieur d'une Personne taillé sur l'humain modèle me paraît encore un blasphème, et cependant je sens malgré moi je ne sais quel dieu présent dans cette chair qui demain sera fumée. Oserais-je dire que c'est ce dieu qui m'oblige à vous dire non?

Le Chanoine — Laissez-moi vous guider. Dieu seul sera juge du degré d'hypocrisie que contiendra demain votre rétractation. La vérité a des secrets pour s'insinuer dans une âme qui ne se barricade plus contre elle.

Zénon — Dites-en autant de l'imposture. Entre vous et nous, entre les idées de l'Evêque et les vôtres, d'une part, et les miennes de l'autre, il y a çà et là similitude, souvent compromis, et jamais constant rapport. Il y a fausseté à les déclarer parallèles.

Le Chanoine — Vous dites nous. Vous êtes pourtant seul.

Zénon — En effet. Je n'ai heureusement pas de liste de noms à fournir à qui que ce soit. Chacun de nous est son seul maître et son seul adepte. L'expérience se refait chaque fois à partir de rien.

Le Chanoine — Le défunt prieur des Cordeliers, qui, bien que trop facile, était un bon chrétien et un religieux exemplaire, n'a pas pu savoir dans quel abîme de révolte vous choisissiez de vivre. Vous lui aurez sans doute beaucoup et souvent menti.

Zénon — Vous vous trompez. Nous nous retrouvions au-delà des contradictions.

Le Chanoine — Votre opiniâtreté est une foi impie dont vous vous croyez le martyr. Vous semblez vouloir obliger l'évêque à se laver les mains…

Zénon — Le mot est malheureux.

Le Chanoine — J'ai mal rempli ma mission. Votre constance me fait horreur, parce qu'elle équivaut à une insensibilité totale à l'égard de votre âme. Que vous le sachiez ou non, la fausse honte seule vous fait préférer la mort à la remontrance publique qui précède la rétractation…

Zénon — Avec cierge allumé, et réponse en latin au discours latin de Monseigneur. C’eût été, je l'admets, un mauvais quart d'heure à passer…

Le Chanoine — La mort aussi… En ce qui concerne la douleur corporelle, je puis vous promettre qu'en tout cas vous n'avez rien à craindre. Monseigneur et moi avons pris toutes les dispositions.

Zénon — Je vous en rends grâces.

Le Chanoine — Ma présence ne fait que vous endurcir. Vous avez encore pour réfléchir toute une nuit devant vous …

Jheronimus Bosch

Quand la porte de sa cellule se fut refermée sur lui à grand bruit de ferraille, Zénon pensif tira l'escabeau et s'assit devant la table. Son entretien avec le chanoine avait mis fin à ce qui avait été pour lui depuis le verdict du matin la solennité de la mort. Son sort cru fixé oscillait de nouveau. L'offre qu'il avait rejetée restait valable quelques heures de plus : un Zénon capable de finir par dire oui se terrait peut-être dans un coin de sa conscience, et la nuit qui allait s'écouler pouvait donner à ce pleutre l'avantage sur soi-même. Et cependant, sa décision était prise : il le reconnaissait moins aux signes sublimes du courage et du sacrifice qu'à on ne sait quelle obtuse forme de refus qui semblait le fermer comme un bloc aux influences du dehors.

D'autre part, et placée pour ainsi dire en repli derrière la résolution de mourir, il en était une autre, plus secrète, et qu'il avait soigneusement cachée au chanoine, celle de mourir de sa propre main. Mais là aussi une immense et harassante liberté lui restait encore. A lui de décider s'il finirait sur la Grand-Place parmi les huées ou tranquillement entre ces murs gris. Les coudes sur les genoux, immobile, presque paisible, il regardait devant lui le vide. Comme au milieu d'un ouragan, quand s'établit redoutablement un calme, le temps ni l'esprit ne bougeaient plus.

Brusquement, une révolution se fit : le calme cessa, emporté par l'angoisse comme par un vent tournant en cercle. Quelque chose en lui cassa comme une corde; sa salive sécha; les poils des poignets et du dos de la main se dressèrent; il claquait des dents. Ce désordre jamais expérimenté sur lui-même l'épouvanta plus que tout le reste de sa mésaventure : pressant des deux mains ses mâchoires, respirant longuement pour freiner son cœur, il réussit à réprimer cette espèce d'émeute du corps. C'en était trop : il s'agissait d'en finir avant qu'une débâcle de sa chair ou de sa volonté l'eût rendu incapable de remédier à ses propres maux.

D'une main tremblante encore, il souleva le couvercle de l'écritoire posée sur la table. Entre deux fine planchette qui à l'œil semblaient jointes, le trésor qu'il avait caché là s'y trouvait toujours : une lame souple et mince, longue de moins de deux pouces. Chaque jour, à vingt reprises, il s'était assuré de la présence de cet objet qu'il n'eût pas jadis daigné ramasser dans le ruisseau.

Le passage de la peur avait bouleversé ses entrailles. Il alla au baquet dans un coin de la chambre et se vida. Le broc sur la planchette était plein d'eau glacé; il s'humecta le

visage, retenant sur sa langue une gouttelette. Aqua permanens : pour lui, ce serait l'eau pour la dernière fois. Quatre pas le ramenèrent au lit sur lequel il avait dormi ou veillé soixante nuits : parmi les pensées qui traversaient vertigineusement son esprit était celle que la spirale des voyages l'avait ramené à Bruges, que Bruges s'était restreinte à l'aire d'une prison, et que la courbe s'achevait enfin sur cet étroit rectangle. Mais il ne s'agissait pas de dormir. Jamais il ne s'était senti de corps et d'âme plus alerte : l'économie et la rapidité de ses gestes étaient celles de ses grands moments de chirurgien. Il déplia la grossière couverture de laine, épaisse comme du feutre, et en forma à terre, le long du lit, une sorte d'auge qui retiendrait et imbiberait au moins en partie le liquide versé. Pour plus de sûreté, il ramassa sa chemise de la veille et la tordit en guise de bourrelet devant la porte. Il fallait éviter qu'une coulée sur le sol légèrement en pente n'atteignît trop vite le corridor, et que le gardien levant par hasard la tête de dessus son établi ne remarquât sur le carreau une tache noire. Sans bruit, il enleva ensuite ses chaussures.

Il s'étendit sur le lit, calant sa tête sur le dur oreiller. Il eut un retour vers le chanoine Campanus que cette fin remplirait d'horreur, et qui pourtant avait été le premier à lui faire lire les Anciens dont les héros périssaient de la sorte, mais cette ironie crépita à la surface de son esprit sans le distraire de son seul but. Rapidement, avec cette dextérité de chirurgien-barbier dont il s'était toujours fait gloire parmi les qualités plus prisées et plus incertaines du médecin, il se plia en deux, relevant légèrement les genoux, et coupa la veine tibiale sur la face externe du pied gauche, à l'un des endroits habituels de la saignée. Puis, très vite, redressé, et reprenant appui sur l'oreiller, se hâtant pour prévenir la syncope toujours possible, il chercha et taillada à son poignet l'artère radiale. La brève et superficielle douleur causée par la peau tranchée fut à peine perçue. Les fontaines jaillirent; le liquide s'élança comme il le fait toujours, anxieux, eût-on dit, d'échapper aux labyrinthes obscures où il circule enfermé. Zénon laissa pendre le bras gauche pour favoriser la coulée. La victoire n'était pas encore complète; il pouvait se faire qu'on entrât par hasard, et qu'on le traînât demain sanglant et bandagé au bûcher. Mais chaque minute qui passait était un triomphe.

Son cœur battait à grands coups; une activité violente et désordonnée régnait dans son corps comme dans un pays en déroute; une sorte d'attendrissement le prenait pour ce corps qui l'avait bien servi, qui aurait pu vivre, à tout prendre, une vingtaine d'années

de plus, et qu'il détruisait ainsi sans pouvoir lui expliquer qu'il lui épargnait de la sorte de pires et plus indignes maux. Le sang de la veine tibiale ne coulait plus que par saccades; péniblement, comme on soulève un poids énorme, il parvint à déplacer son pied pour le laisser pendre hors du lit. Sa main droite continuant à serrer la lame s'était légèrement coupée à son tranchant, mais il ne sentait pas la coupure. Ses doigts s'agitaient sur sa poitrine, cherchant vaguement à déboutonner le col de son pourpoint; il s'efforça en vain de réprimer cette agitation inutile, mais ces crispations et cette angoisse étaient bon signe. Un frisson glacial le traversa comme au début d'une nausée : c'était bien ainsi. A travers les bruits de cloches, de tonnerre et de criards oiseaux regagnant leurs nids qui frappaient du dedans ses oreilles, il entendit au-dehors le son précis d'un égouttement : la couverture saturée ne retenait plus le sang qui s'écoulait sur le carreau. Mais peu importait : il était sauvé. Même si par malchance le gardien ouvrait bientôt cette porte aux verrous lents à tirer, l'étonnement, la peur, la course le long des escaliers à la recherche de secours laisseraient à l'évasion le temps de s'accomplir. On ne brûlerait demain qu'un cadavre.

Il respirait par grandes et bruyantes aspirations superficielles qui n'emplissaient plus sa poitrine, quelqu'un qui n'était plus tout à fait lui, mais semblait placé un peu en retrait sur sa gauche, considérait avec indifférence ces convulsions d'agonie. Ainsi respire un coureur épuisé qui atteint au but. La nuit était tombée, sans qu'il pût savoir si c'était en lui ou dans la chambre : tout était nuit. Un instant qui lui sembla éternel, un globe écarlate palpita en lui ou en dehors de lui, saigna sur la mer. Comme le soleil d'été dans les régions polaires, la sphère éclatante parut hésiter, prête à descendre d'un degré vers le nadir, puis, d'un sursaut imperceptible, remonta vers le zénith, se résorba enfin dans un jour aveuglant qui était en même temps la nuit.

Il ne voyait plus, mais les bruits extérieurs l'atteignaient encore. Des pas précipités résonnèrent le long du couloir : c'était le porte-clef qui venait de remarquer sur le sol une flaque noirâtre. Un moment plus tôt, une terreur eût saisi l'agonisant à l'idée d'être repris et forcé à vivre et à mourir quelques heures de plus. Mais toute angoisse avait cessé : il était libre; cet homme qui venait à lui ne pouvait être qu'un ami. Il fit ou crut faire un effort pour se lever, sans bien savoir s'il était secouru ou si au contraire il portait secours. Le grincement des clefs tournées et des verrous repoussés ne fut plus pour lui qu'un bruit suraigu de porte qui s'ouvre. Et c'est aussi loin qu'on peut aller dans la fin de Zénon.

1903 — Naissance le 8 juin à Bruxelles de Marguerite de Crayencour (Yourcenar en est l'anagramme). Elle est la fille de Michel de Crayencour et de Fernande Cartier de Marchienne. Orpheline de mère (celle-ci meurt dix jours après sa naissance), Marguerite sera élevée par sa grand-mère paternelle, Noémi, qui a une propriété près de Lille (propriété du Mont-Noir) et par son père qui l'initiera très tôt à la culture gréco-latine et à une vie cosmopolite.

1912 — Marguerite et son père, suite à la vente de la propriété du Mont-Noir, s'installent à Paris.

1914 — La guerre incite M. de Crayencour à se réfugier, avec sa fille Marguerite, à Richmond en Angleterre.

C'est au British Muséum que Marguerite voit, pour la première fois, le buste de l'empereur Hadrien. Marguerite apprend l'anglais et commence, avec l'aide de son père, à étudier le latin.

1921 — Elle publie à compte d'auteur : *Le Jardin des Chimères*. Par jeu, elle crée, avec le concours de son père, l'anagramme qui deviendra son nom légal aux Etats-Unis, à partir de 1947.

1922 — Elle publie à compte d'auteur : *Les Dieux ne sont pas morts*.

1924 — Elle visite avec son père la villa Adriana qu'elle décrira dans *les Mémoires d'Hadrien*.

1926 — Elle commence une biographie de Pindare et se rend régulièrement en Suisse, où son père se fait soigner. Elle publie dans L'Humanité un article intitulé *L'Homme*.

1929 — Mort de son père à Lausanne. Marguerite Yourcenar publie son premier roman, *Alexis ou le traité du vain combat* : le récit d'un jeune homme avouant à sa femme son homosexualité et qui mettant ainsi fin au mensonge, reprend sa liberté.

1931 — Marguerite Yourcenar passe plusieurs mois en Grèce. Elle travaille avec Constantin Dimaras à une traduction des poèmes de Constantin Cavafy. Elle publie *La Nouvelle Eurydice* et *Pindare*.

1934 — Publication de *La Mort conduit l'attelage*.

Publication de *Denier du rêve* : elle y évoque un attentat manqué contre Mussollini par une "passionaria révolutionnaire".

1936 — Publication de *Feux*, poème en prose qui est le fruit d'une passion impossible pour un homme qu'elle aime et qui, lui, préfère les hommes.

1937 — Elle se rend à Londres pour rencontrer Virginia Woolf dont elle traduit *les Vagues*. — Marguerite Yourcenar rencontre à Paris Grace Frick, une enseignante américaine qu'elle va aimer et qui l'invite à passer l'hiver aux Etats-Unis.

1938 — Publication de: *Les Songes et les Sorts.* Publication de *Nouvelles orientales*, l'histoire d'un vieux peintre, Wang Fo, condamné à mort par un empereur qui ne supporte pas qu'il puisse créer "un univers plus beau que le monde réel". Wang Fo réussira à s'évader sur la mer de jade que son pinceau vient de créer.

1939 — Elle publie *le Coup de grâce* qu'elle a écrit à Capri. Elle y exprime toute la violence qui couve en elle à cette époque. Elle connaît à cette période des difficultés financières. Début de la seconde guerre mondiale. À la fin de l'année, elle s'embarque pour les Etats-Unis pour vivre chez Grace Frick . Elle enseigne à New-York la littérature française jusqu'en 1949.

1944 — Elle traduit *Ce que Savait Maisie* (What Maisie knew) d'Henry James Elle devient citoyenne américaine.

1949 — Marguerite Yourcenar s'installe en 1949 sur l'île des Monts-Déserts, aux Etats-Unis.

1951 — Publication des *Mémoires d'Hadrien*. Elle fait revivre à la première personne Hadrien, un empereur romain du deuxième siècle, souverain qui a favorisé les arts et amélioré la vie des esclaves. Ce roman remportera en France et dans le monde entier un immense succès.

1952 — Elle obtient pour les Mémoires d'Hadrien le Prix Fémina Vacaresco. Elle achète la maison Petite Plaisance sur l'île des Monts-Déserts où elle s'installe avec Grace Frick. Elle vivra dans cette maison jusqu'à la mort de Grace Frick en 1979.

1954 — Publication d'*Electre ou la chute des masques*.

1956 — Elle publie Les Charités d'Alcippe, un recueil de poèmes.

1958 — Elle publie Présentation critique de Constantin Cavafy.

1959 — Elle republie *Denier du Rêve* (publié en 1934 et dont l'action se déroule dans l'Italie fasciste) qu'elle a éprouvé le besoin de retravailler.

1968 — Publication de *L'Œuvre au noir*. Elle obtient le prix Femina.

1969 — Publication de *Présentation critique d'Hortense Flexner*.

1970 — Election à l'Académie Royale de langue belge et de littérature française.

1971 — Elle obtient le prix littéraire de Monaco.

1974 — Elle publie *Souvenirs Pieux*, le premier volume de son œuvre autobiographique, *Le labyrinthe du monde*. Elle obtient le Grand Prix National des lettres.

1977 — Elle obtient le grand Prix de l'Académie française. Elle publie *Archives du Nord*, le second volume de son œuvre autobiographique, *Le labyrinthe du monde*. Sortie du film *Le Coup de Grâce* de Volker Schloendorff.

1979 — Elle publie *La Couronne et la Lyre*. Mort de Grace Frick.

1980 — En mars elle est élue à l'Académie française, où elle remplace Roger Caillois. Elle est la première femme à siéger à l'Académie française.Début d'un long périple à travers le monde en compagnie d'un jeune musicien Jerry Wilson, son nouveau compagnon.

La Nef des fous

huile sur panneau : 57,8 × 32,5 cm
Musée du Louvre

1981 — Elle est reçue à l'Académie française le 22 janvier. Emouvant discours de réception. Publication d'*Anna Soror*. Publication de *Mishima ou la Vision du Vide*.

1982 — Publication de *Comme l'eau qui coule*. Ses Œuvres romanesques, qu'elle édite elle-même, paraissent dans la Bibliothèque de La Pléiade. Elle voyage en Egypte et au Maroc.

1983 — Publication de : *Le Temps, ce grand sculpteur.* Traduction du *Coin des amen* de James Baldwin. Marguerite Yourcenar et Jerry Wilson vont au Japon, en Thaïlande et en Grèce. Elle a un grave accident de voiture au Kenya. Elle reçoit le Prix Erasme à Amsterdam.

1984 — Traduction de *Cinq No modernes* de Mishima. Traduction de *Blues* et *Gospels*.

1985 — Publication de *Un homme obscur*, *Une belle matinée* et *Le cheval noir à tête blanche*. Grave intervention chirurgicale.

1986 — Election à l'Académie Royale de langue belge et de littérature française.

1987 — Marguerite Yourcenar meurt le 17 décembre à Bar Harbor aux Etats-Unis.

1988 — Publication posthume de *Quoi ? L'éternité*, le troisième volume de son œuvre autobiographique, *Le labyrinthe du monde.* Sortie de *L'Oeuvre au noir* du cinéaste belge André Delvaux.

source : http://www.alalettre.com/yourcenar-bio.htm

Jérôme Bosch est né vers 1450 à Bois-le-Duc (S-Hertogenbosch), d'une famille modeste originaire d'Aix-la-Chapelle (van Aken = d'Aix-la-Chapelle), venue s'installer aux Pays-Bas deux siècles plus tôt. Son grand-père Jan van Aken et son père Anthonis van Aken ont aussi exercé le métier de peintre.

Épousant en 1480 une fille de riche aristocrate, il est accueilli comme «membre notable» par la confrérie Notre-Dame, association religieuse consacrée au culte de la Vierge, dont il devient naturellement le peintre attitré. Sa vie à Bois-le-Duc se déroule alors paisiblement entre sa femme, son atelier et la confrérie, ce qui n'empêchera pas sa renommée de s'étendre bien au delà des frontières de son pays natal.

C'est dans ses lectures et dans l'atmosphère d'hérésie et de mysticisme régnant alors, que Bosch puise une inspiration nouvelle, qui lui fait délaisser l'iconographie traditionnelle de ses débuts, pour s'orienter vers des œuvres «sacrilèges» où le religieux se confronte au pêché et à la damnation.

L'enfer se mêle au paradis, et le satirique à la morale. On y voit sa préoccupation pour l'humanité corrompue condamnée à l'enfer éternel pour avoir tourné le dos à la loi divine. L'obsession du péché s'illustre dans les sept péchés capitaux (1475-80, musée du Prado, Madrid), la Nef des fous (1490-1500, musée du Louvre, Paris), le triptyque Jardin des délices terrestres, v.1503-04 (musée du Prado, Madrid), allégorie fantastique complexe, composition de personnages et d'animaux hybrides, comportant de nombreuses références à l'alchimie. Bosch mourut en 1516.

Le voyage de Bosch à Venise au début du XVIe siècle, donne une nouvelle dimension à sa créativité, on remarque plus d'espace et de paysages dans Saint Jean à Pathmos (1504-05, Berlin, Gemäldegalerie), Saint Jérôme en prière (v. 1505, Gand, musée des Beaux-Arts) ou les Tentations de saint Antoine (1510, Madrid, musée du Prado), œuvres qui montrent l'exemple de la vie des saints comme unique voie de salut.

Vers 1510 apparaît une nouvelle évolution avec les tableaux «à demi-figures», représentations de personnages à mi-corps, placés au premier plan (le Couronnement d'épines, 1510, Madrid Escorial).

Son style est caractérisé par des personnages caricaturaux issus des bestiaires du Moyen Âge. Jérôme Bosch est l'inventeur d'un style repris ensuite par plusieurs artistes, dont Bruegel l'Ancien. Il est reconnu par les surréalistes du XXe siècle comme l'un de leurs maîtres picturaux.

source : http://fr.wikipedia.org/wiki/J%C3%A9r%C3%B4me_Bosch

Assumed portrait of Jheronimus Bosch, ca. 1550

Anonymus
(Arras, Bibliothèque Municipale).

The Last Judgement 2

oil on panel : 4 side panels 87 x 40 cm and 87 x 40 cm
Palazzo Ducale, Venezia

The Hell and the Flood

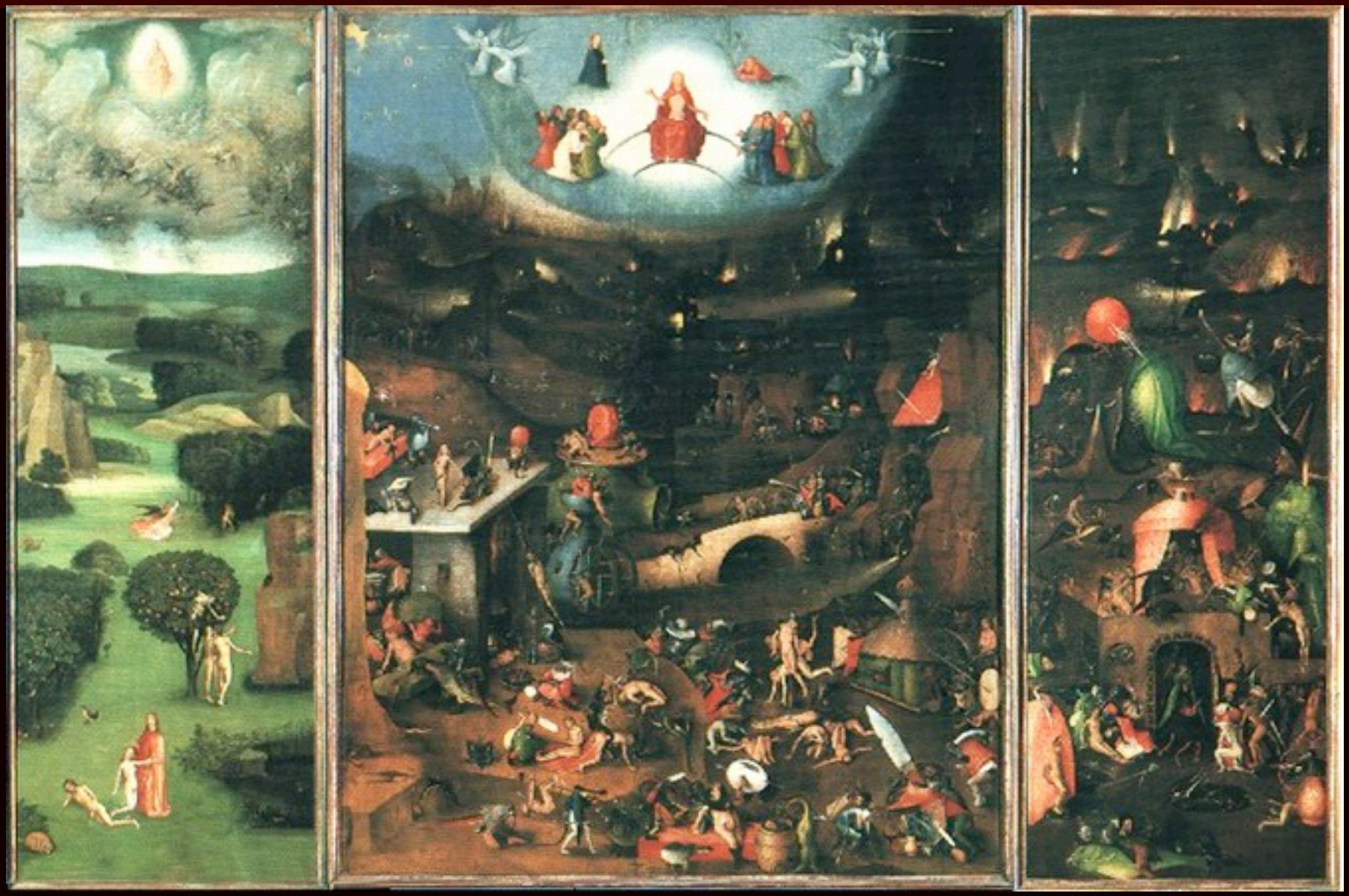
Oil on panel, 2 side panels, 69 x 36 and 69 x 38 cm
Museum Boijmans Van Beuningen, Rotterdam

The Garden of Earthly Delights

Oil on panel, central panel : 200 x 195 cm, side panels : 200 x 97 cm
Museo Nacional del Prado, Madrid

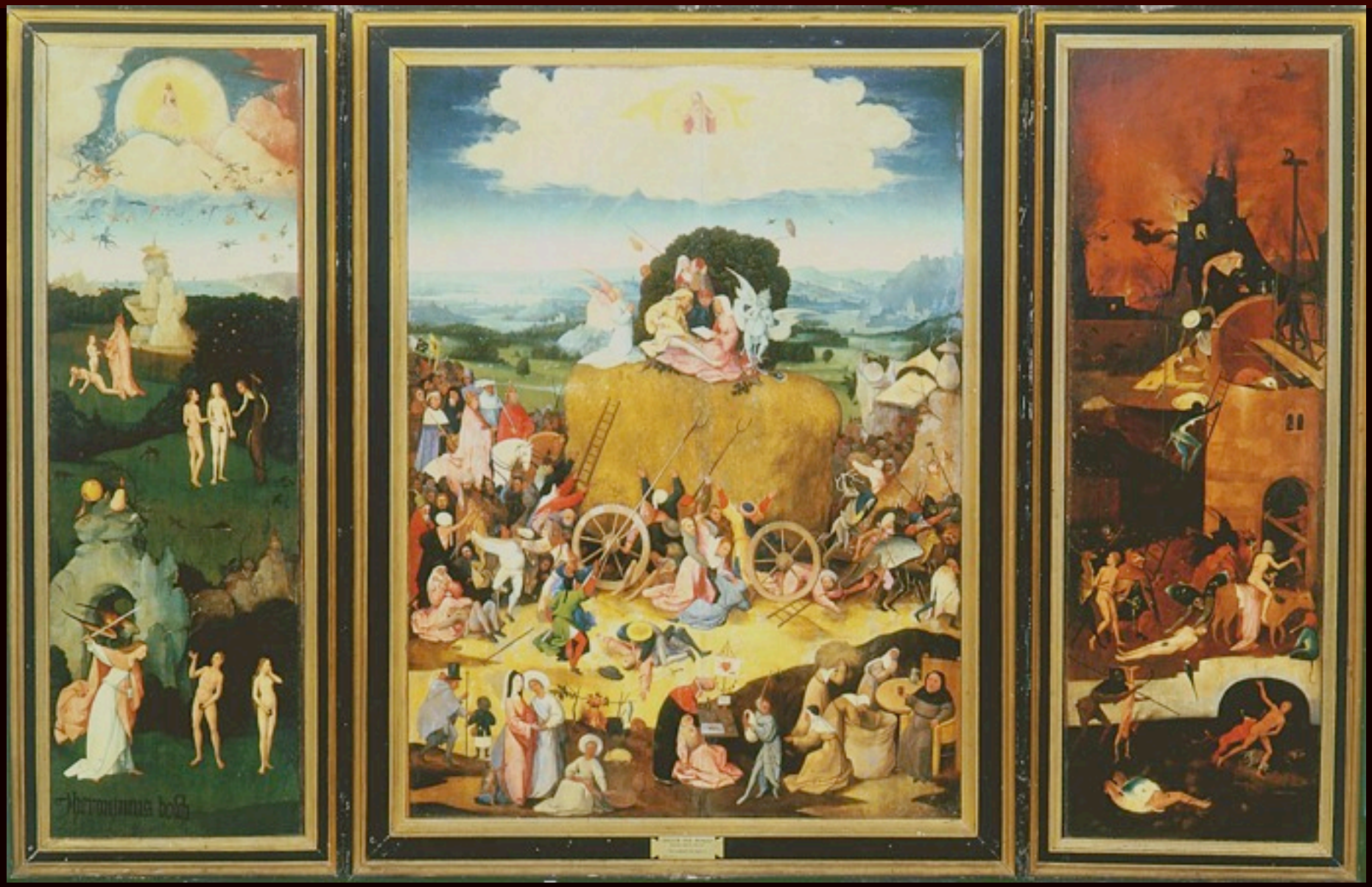
The Temptation of Saint Anthony

Oil on panel, central panel : 119 x 131.5 cm, side panels : 53 x 131.5 cm
Museu Nacional de Arte Antigua, Lisbon



The Last Judgement

Oil on panel, central panel : 127 x 164 cm, wings : 60 x 167 cm
Akademie der bildenden Künste, Wien



The Hay Wain

Oil on panel, central panel : 135 x 100 cm, side panels : 135 x 45.1 cm
Museo Nacional del Prado, Madrid

The Hermit Saints Triptych

Oil on panel, central panel 86.5 x 60 cm, wings 86.5 x 29 cm
Palazzo Ducale, Venezia

The Bronchorst Bosschuys Triptych

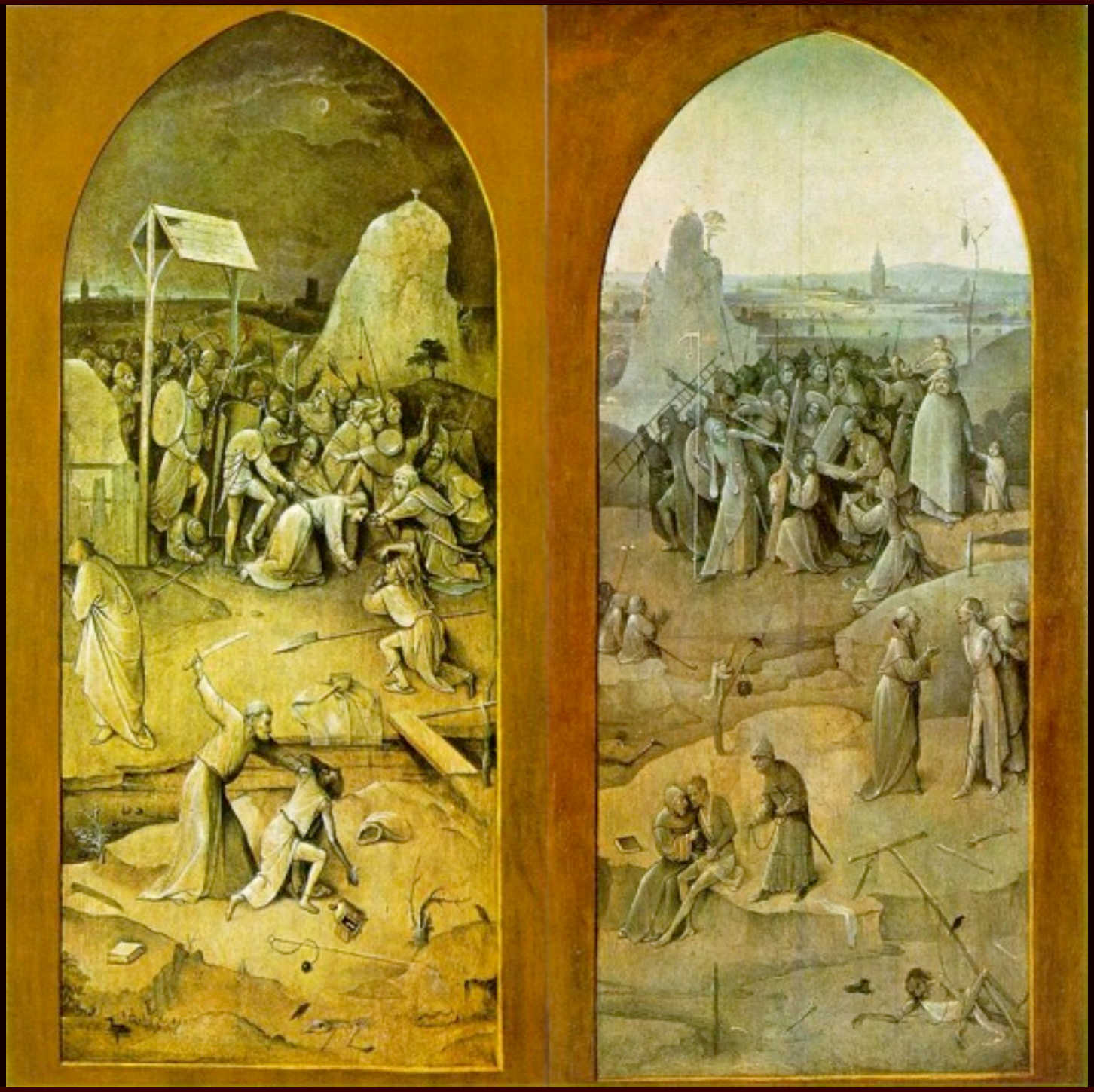
Oil on panel : central panel 138 x 72 cm, side panels : 138 x 33 cm
Museo Nacional del Prado, Madrid

The Tryptych of the Crucified Martyr

Oil on panel, central panel : 104 x 63 cm, side panels : 104 x 28 cm
Palazzo Ducale, Venezia

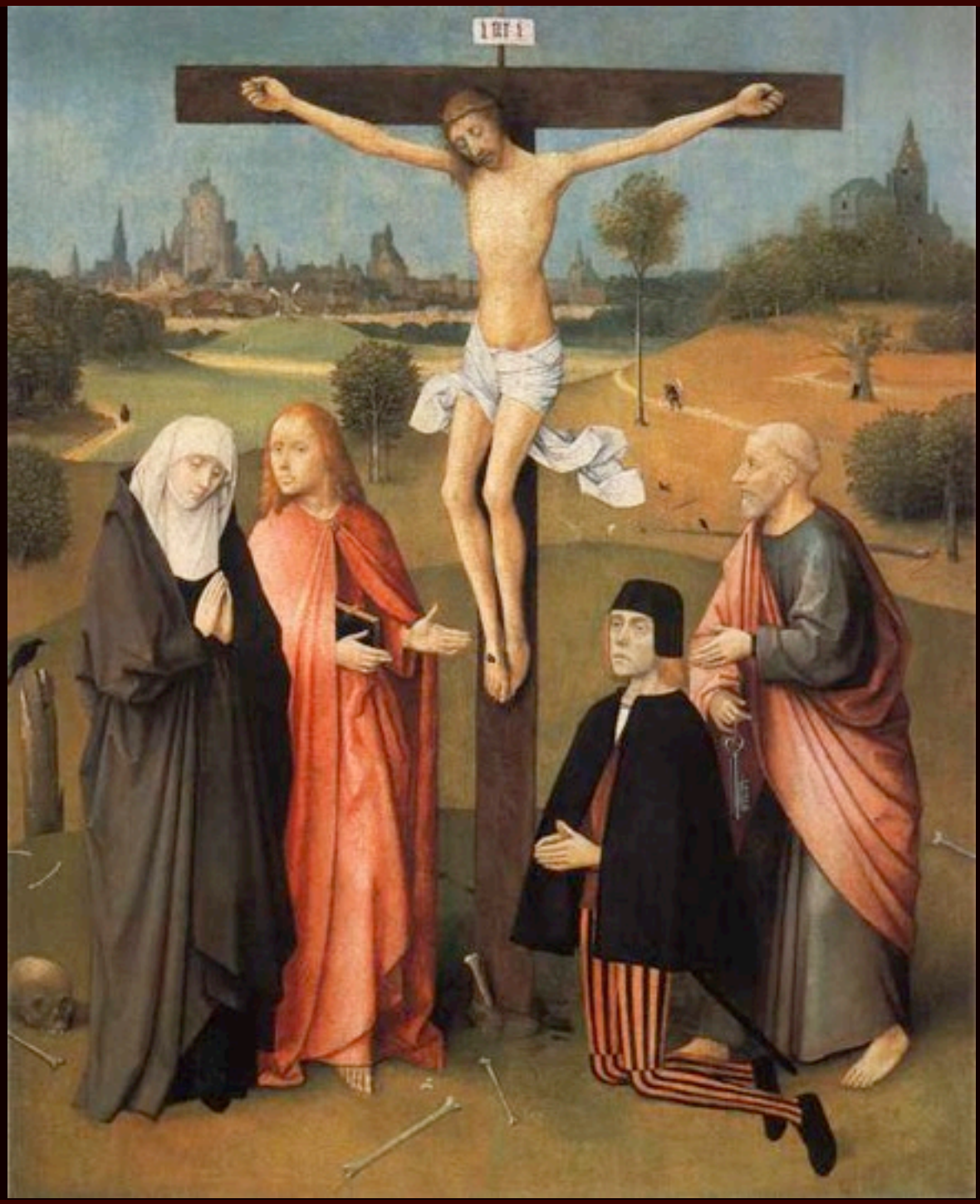
The Temptation of St Anthony, c. 1500

Outer wings, Oil on wood
Museu Nacional de Arte Antiga, Lisbon



The Calvary with Donor

Oil on panel : 70,5 x 59 cm
Palais des Beaux-Arts, Bruxelles



Christ Carrying the Cross Side Panel

Oil on panel : side panel 150 x 94 cm
Palacio Real, Madrid

Christ Carrying the Cross

Oil on panel : left wing 57.2 x 32 cm
reverse side: Playing Child, 57.2 x 32 cm
Kunsthistorisches Museum, Wien

gevangenneming van Christus.

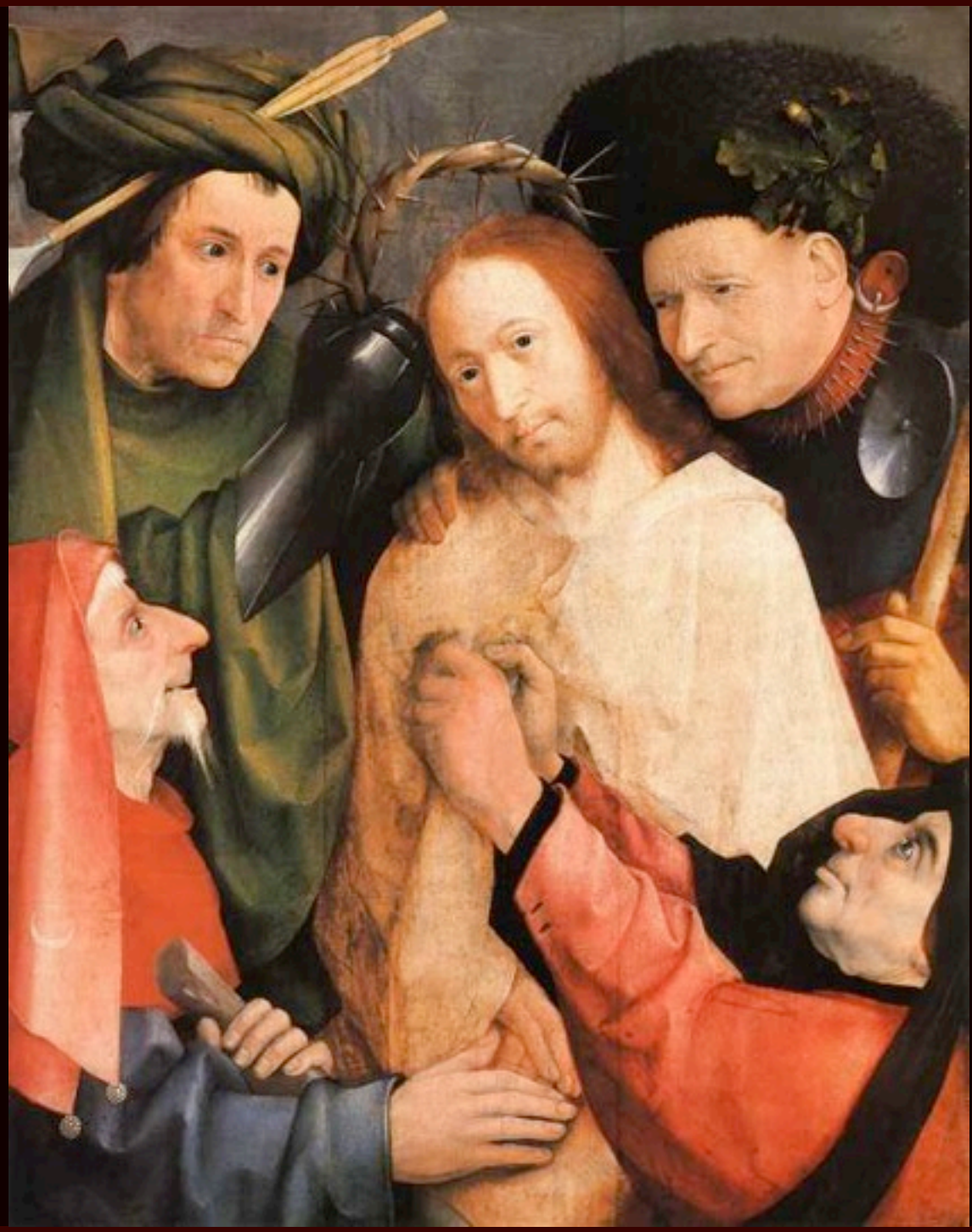
paneel : 80.8 cm x 51,2 cm
Rijksmuseum Research Database, Amsterdam (in Dutch)

Christ Carrying the Cross 3

Oil on panel : 150 x 94 cm
Palacio Real, Madrid

Christ Crowned with Thorns

Oil on panel : 73,7 x 58,7 cm
National Gallery, London



Ecce Homo

Oil on panel : 61 x 75 cm
Städelsches Kunstinstitut, Frankfurt am Main

Ecce Homo

Oil on panel : 73 x 57.2 cm
Museum of Fine Arts, Boston

Saint John on Patmos

Oil on panel : side panel 63 x 43,3 cm
Gemäldegalerie, Staatliche Museen zu Berlin

Saint John the Baptist

Oil on panel : 48.5 x 40 cm
Museo Lazaro Galdiano, Madrid

Saint Christophor

Oil on panel : 113 x 71,5 cm
Museum Boijmans Van Beuningen, Rotterdam

Temptation of St. Anthony. 1500s.

Oil on panel
Museo del Prado, Madrid, Spain

Saint Jerome

oil on panel : 77 x 59 cm
Museum voor Schone Kunsten, Gent

Extraction of the Stone of Fools

Oil on panel : 48 x 35 cm
Museo Nacional del Prado, Madrid

Christ Crowned with Thorns

Oil on panel :165 x 195 cm
San Lorenzo de El Escorial

The Pedlar

Oil on panel : 71 x 70,6 cm / Ø 64,6 cm
Museum Boijmans Van Beuningen, Rotterdam

Heuwagen, Triptychon, Außenseite:
Der Pilgerweg des Lebens

Öl auf Holz: 135 × 90 cm
Museo del Prado

"L'Escamoteur"

53 x 65 cm
Musée Municipal, St Germain en Laye

The Seven Deadly Sins

Oil on panel : 120 x 150 cm
Museo Nacional del Prado, Madrid

à propos

La transcription des extraits de “L’œuvre au Noir” de Marguerite Yourcenar, la collecte des images des tableaux de Jérôme Bosch, la mise en page et sa navigation interactive, ont été accomplies par votre impécunieux copiste rééditant les ouvrages lui manquant : Dominique Petitjean.

Ouvrage édité aux dépens d'un amateur,
en vue d’un usage strictement personnel et non-marchand,
à la date du *vendredi 19 février 2010*

➤ Pour me contacter

➤ Pour une visite de mon site internet

➤ Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements